

1



Ma mère Marguerite, mon père Roger, ma sœur Sylviane et moi,

Je m'appelle Jean Emmanuel Henri Masson et je suis né le 7 Mars 1931 à Troyes, ancienne capitale de la Champagne !

Ma mère est ouvrière dans une usine de bonneterie et mon père, magasinier dans une usine qui fabrique des métiers à tisser. J'ai une sœur, Sylviane, qui a 18 mois de plus que moi et avec qui je m'entends très bien.

Nous habitons dans une maison de 4 pièces avec jardin qui se trouve presque au début d'une grande et coquette cité ouvrière. Cette cité comprend surtout des maisons, mais il y a également quelques immeubles qui ne dépassent jamais les 3 étages. Jusqu'à 6 ans, je fréquente l'école maternelle qui se trouve juste à côté de l'église St Martin. J'y découvre, entre

2

autres, mes premiers livres, ce qui sera d'abord une longue histoire d'amour pour les images, et ensuite pour la lecture. Très vite, je me découvre aussi une passion : le jeu ! Pour le jeu lui-même certes, mais avec un « plus » déterminant, s'il est intéressé !!

A mon âge, cela reste limité... mais il y a quand même les billes, les fléchettes et la marelle. Etant assez adroit, je perds un peu et gagne souvent, ce qui me permet de constituer assez rapidement un petit stock de billes et de bandes dessinées.

Toute la famille va au cinéma au moins une fois par semaine, et environ deux fois par mois, nous allons au théâtre voir une opérette française ou viennoise. J'aime beaucoup ces loisirs !

1937

C'est l'année de mon entrée à la grande école « Jules Ferry ». Elle est située à environ 300 mètres de chez moi. Elle a un grand parc boisé protégé tout autour par un mur d'environ 2 mètres de haut. Pour arriver à l'entrée de l'école, il faut longer une grande partie de ce mur. Je ne sais pas très bien à quoi peut servir ce parc car, à part certains enseignants, personne n'a le droit d'y aller. De toutes façons, la seule porte qui donne accès au parc se trouve au fond du préau et reste toujours fermée.

Pendant les récréations, tous les élèves peuvent jouer dans la très grande cour qui se trouve en bordure de la rue. En fait, il y a deux écoles accolées l'une à l'autre : l'une pour les garçons, la première en venant de chez moi, l'autre pour les filles !

Assez rapidement, je me rends compte que je n'aime pas les études. Pendant les cours, je ne suis toutefois jamais dissipé et j'écoute assez sérieusement les explications ; mais à part quelques récitations qu'il faut apprendre par cœur, je n'ouvre que très rarement un cahier ou un livre d'études à la maison. Une bonne mémoire me permet heureusement d'être régulièrement classé dans le premier tiers de la classe.

Pour en revenir au parc de l'école, je dois dire qu'une partie de son mur ne peut pas se voir de la rue, car il y a de la végétation assez dense et surtout ce que nous appelons, entre voisins, le "petit bois", un grand espace avec des arbres et beaucoup de hautes broussailles.

3

A part quelques copains de l'école, qui habitent également la cité, ce "petit bois" est presque toujours désert. C'est dans cet espace isolé que nous trouvons les éléments qui nous permettent de confectionner nos lance-pierres et arbalètes. Après plusieurs incursions dans ce secteur, nous découvrons que sur environ un mètre cinquante, un pan du mur du parc s'est écroulé en partie. Cela a dû arriver, il y a pas mal de temps déjà car la végétation très dense a recouvert les gravas et a même dépassé la hauteur du mur. Ce passage ne peut pas être vu, ni de la rue, ni de l'intérieur du parc. Ce « petit-bois » est pratiquement notre terrain de jeu permanent et particulièrement depuis que nous avons découvert un autre endroit qu'il est possible d'escalader facilement pour se retrouver dans le parc lui-même !

Nos escapades du jeudi après-midi nous ont même permis de découvrir certaines idylles entre enseignants et enseignantes qui habitent des logements de fonction dans le bâtiment principal qui donne sur la rue !

1938

Hier soir, mes parents, ma sœur et moi sommes allés au théâtre. On y jouait un opéra, le FAUST de Gounod. Une vraie révélation ! Ma mère m'avait expliqué l'histoire avant le spectacle et j'ai suivi l'intrigue comme s'il s'agissait d'un livre d'images merveilleuses et effrayantes à la fois ! La musique m'a bouleversé encore plus et pendant plusieurs jours nous nous sommes efforcés de retrouver les airs principaux pour les chanter !

Cette représentation sera le commencement de ma seconde passion dans la vie : la musique en général, mais surtout l'opéra !

Pendant les saisons lyriques du théâtre, nous n'avons pratiquement jamais manqué une représentation des opéras français et italiens.

A la maison, je suis du genre tranquille, avec pratiquement toujours un livre à la main. Jusqu'à l'âge de 10 ans, je lis presque exclusivement des bandes dessinées. Celles que j'achète (une ou deux par semaine), celles que je gagne au jeu, celles que j'échange et celles que j'escamote quelquefois ! (pardon Messieurs les libraires !)

Pour une fête quelconque, mon anniversaire ou Noël, mes parents me demandent toujours ce que je souhaite recevoir. Régulièrement, je répons : un billet de la loterie nationale (un dixième bien sur) et un ou plusieurs livres. Lorsque je suis vraiment « en manque », je lis aussi les livres de ma sœur, avec ou sans images.

4

1939

Depuis quelque temps, tout le quartier est en effervescence. Les gens s'arrêtent pour discuter ou s'interpellent d'une maison à l'autre. Le mot "guerre" revient dans toutes les conversations. Les copains de notre petite bande et moi n'y comprenons pas grand-chose ! En fait, cela nous semble assez grave mais nous pensons qu'il s'agit surtout d'un problème qui concerne les adultes et que rien ne changera pour nous.

Quand mon père doit partir pour le nord de la France, pour rejoindre son régiment, je commence à comprendre un peu mieux l'espèce d'excitation des grandes personnes.

La marraine de ma sœur, Yvonne, est une cousine éloignée de mon père. Elle est mariée avec un allemand, Freddy. Ils habitent depuis de nombreuses années une petite ville de Hollande et ils viennent d'arriver dans ma ville pour quelques jours de vacances. Ils souhaitent inviter ma sœur Sylviane chez eux pour plusieurs semaines. Après différentes formalités, ils nous quittent tous les trois.

Ma mère et moi sommes seuls depuis quelques semaines. Ma mère décide d'aller voir mon père qui est cantonné à St-Omer. Pour le voir pendant 3-4 heures, nous passons une quinzaine d'heures dans le train ! En revenant de ce voyage, vers minuit, nous passons la nuit à l'Hôtel qui se trouve devant la Gare. Quelques jours plus tard, nous apprenons que ma sœur va revenir plus tôt que prévu, car les trains entre la Hollande et la France ne sont plus réguliers. Pendant son retour, elle sera accompagnée par un employé de l'Ambassade de France jusqu'à Paris où elle sera ensuite prise en charge par la SNCF jusque chez nous.

1940

Un jour, nous sommes surpris par l'arrivée de mon père. Il est maintenant question, dans la famille, de quitter la ville devenue dangereuse. Ma mère prépare deux petites valises bien bourrées et nous partons à pieds, tous les quatre, chez ma tante Yvonne, la sœur de mon père, qui est mariée avec le fils d'une famille bourgeoise. Son mari, Pierre, est toujours dans l'armée, quelque part en France, mais je crois qu'elle n'en a aucune nouvelle !

Apparemment, on n'attend plus que nous. Une magnifique voiture est garée

5

devant la grande maison où habitent Yvonne et ses beaux-parents. Des valises et des paquets sont déjà entassés dans le coffre et il n'est pas possible d'en rajouter ! Nous sommes huit ! Le beau-père d'Yvonne qui doit conduire, sa femme et Yvonne sont à l'avant, ma mère, ma sœur et moi avec nos valises sommes à l'arrière ! Mon père est couché sur l'aile avant-gauche de la voiture et ma cousine Régine, âgée de 17 ou 18 ans (fille du frère de mon père) sur l'aile avant droite ! Nous démarrons enfin et je comprends que nous allons retrouver, avant la sortie de la ville, la voiture dans laquelle se trouvent les parents de Régine, sa sœur, et nos grands-parents (c'est-à-dire les parents de mon père), ainsi qu'une voisine célibataire.

Nos deux voitures restent l'une derrière l'autre. Nous roulons de plus en plus lentement sur la route, tant celle-ci est encombrée par d'autres voitures, mais aussi par toutes sortes de véhicules tirés par des chevaux, des vélos, des piétons...

Dans la voiture, personne ne parle. Ma sœur est calme et, comme moi, regarde le paysage qui défile lentement. C'est la première fois que nous faisons un voyage en voiture. Lorsque nous nous arrêtons, la nuit est presque tombée ! Nous sommes dans un petit village et, après avoir mangé quelques conserves prises dans le coffre, tout le monde va dans une sorte de grange qui nous a été indiquée, et chacun se couche, habillé, dans la paille.

Dès le lendemain matin, très tôt, nous reprenons la route, et, quand nous arrivons sur une nationale, nous retrouvons une colonne ininterrompue comme la veille. A un certain moment, toute la colonne s'arrête et tout le monde doit quitter précipitamment les voitures et aller se coucher dans l'un des deux fossés qui se trouve de chaque côté de la route.

La première fois, nous avons fait comme tout le monde, sans trop savoir pourquoi mais nous avons vite compris quand nous avons vu des avions en rase-mottes et entendu le bruit de leurs mitrailleuses !

En général, ces alertes ne duraient pas longtemps, cinq à sept minutes au plus, mais elles allaient se renouveler deux ou trois fois par jour, jusqu'au terme de notre voyage.

Lorsque nous remontons en voiture, nous voyons ici et là quelques personnes qui restent dans le fossé.

Quand arrive le soir, nous quittons généralement la colonne en espérant trouver un endroit où la guerre ne serait pas passée. C'est difficile ! Beaucoup d'autres gens ont la même idée !

6

Nous avons un nouveau problème : les réservoirs d'essence sont presque à sec. Par chance, nous nous arrêtons près d'un petit campement militaire avec quelques camions, une cantine et des provisions. Nous avons droit à un peu de nourriture chaude et surtout assez d'essence pour pouvoir rouler plus loin. En fait, nous ne savons pas où nous allons. Nous descendons vers le sud, c'est tout. Mon père et ma cousine sont de plus en plus exténués, car bien que nos voitures roulent lentement, leur situation précaire et inconfortable sur les ailes devient même dangereuse, car en plus, nous avons droit plusieurs fois par jour à quelques averses de pluie, comme seul le mois de juin sait en donner ! A chaque fois que nous le pouvons, nous nous arrêtons à proximité d'un campement militaire. Généralement, nous sommes dépannés avec un peu de nourriture et un peu d'essence !

A priori, tous les militaires que nous croisons ne semblent pas très bien savoir quoi faire ! Ils attendent des ordres qui ne viennent pas ! Après quatre à cinq jours assez semblables les uns aux autres : sauts dans les fossés, recherche d'essence et de nourriture, pluie diluvienne, toit pour la nuit, etc, les adultes décident qu'on n'ira pas plus loin, qu'il n'y a pratiquement plus d'essence et que tout le monde en a marre !

On va quitter la route principale à la première occasion et notre destination finale sera Volvic dans le Puy-de-Dôme. Nous nous arrêtons à quelques kilomètres de la ville pour manger nos dernières provisions.

Nous sommes assis dans une espèce de carrière où on taille la pierre et nous attendons le retour de ma mère et de ma tante qui sont allées aux nouvelles en ville.

A leur retour, nous apprenons qu'elles ont été à la mairie pour expliquer notre cas et la municipalité nous a accordé le droit de nous installer dans un grand local vide qui était, avant les événements, une colonie de vacances pour les enfants du personnel des Pneus Michelin ! C'est assez inespéré. Volvic, étant assez éloigné des grandes routes, n'a pas encore vu de réfugiés. Ici, la guerre semble même être une sorte de vue de l'esprit. La nourriture est abondante et seule l'essence est rare.

Nous nous installons dans notre nouvelle demeure qui comprend un dortoir, un réfectoire, une grande cuisine et une salle avec quelques accessoires de gymnastique : anneaux, trapèze, cheval d'arçon, etc... L'endroit est assez agréable et notre nouvelle vie s'organise gentiment. Nous sommes quatorze en tout, et quelques jours plus tard, nous sommes rejoints par le mari d'Yvonne, Pierre, et un deuxième frère de mon père, Georges. Je

7

ne sais pas comment ils ont pu nous retrouver alors que tous les moyens de communication semblent être coupés. Quoi qu'il en soit, il faut faire la course aux provisions, et ensuite faire la cuisine pour quatorze ou seize personnes, trois fois par jour. En général, c'est ma mère et ma tante Yvonne et mes deux cousines, ma sœur et moi qui sommes chargés de l'intendance. Ces corvées prennent pratiquement toute la matinée. Ensuite, il y a la vaisselle qui est faite par les uns et par les autres. Les après - midis, nous sommes toujours six ou huit ensemble à nous promener dans la région, et plus particulièrement jusqu'au Château de Tournoël, ancien château-fort que nous visitons de fond en comble pendant notre séjour et où nous dégustons régulièrement de délicieuses tartes aux myrtilles dans l'auberge attenante au château.

Une ou deux fois par semaine, notre promenade nous emmène jusqu'à Riom, une petite ville située à six ou sept kilomètres. Naturellement, toutes ces sorties se font à pieds.

Pendant mes balades en solitaire dans le village et ses environs, j'ai repéré un petit campement militaire dans un pré. Il y a là une trentaine de soldats qui semblent ne manquer de rien, sauf peut-être d'ordres, et qui passe la journée à manger, à boire et à jouer aux cartes !

Tout doucement, je peux faire "ami-ami" avec quelques-uns et je peux même me faire admettre dans quelques parties de cartes, belote ou manille, lorsqu'il manque un quatrième. J'ai souvent droit à quelques tablettes de chocolat et même, plus rarement, à quelques boîtes de conserves (singe) que je ramène fièrement à la maison.

Un jour, il y a un grand remue-ménage dans la maison, et je crois comprendre que la nouvelle situation du moment nous permet de rentrer chez nous, car cette « drôle de guerre » semble être terminée, et le danger éventuel écarté. Tout le monde a l'air heureux et s'excite déjà autour des bagages, mais il faut de l'essence à tout prix. Ma mère et ma tante Yvonne, qui connaissent également le petit camp militaire, vont faire un peu de charme aux soldats et obtiennent de l'essence, mais pas suffisamment pour le voyage du retour ! Je crois qu'elles ont le solde nécessaire par la mairie qui leur délivre un bon spécial.

Le bruit court dans la maison que les Allemands prennent l'or de tout le monde, et même qu'ils coupent les doigts pour avoir les bagues ! Inutile de préciser que toutes les bagues sont donc dispersées dans les bagages !

Par contre, les beaux-parents d'Yvonne, relativement assez aisés et très

8

prévoyants, ont emporté quelques lingots d'or dans leur bagage, et ils n'osent plus les ramener chez eux. Leur fils Pierre (mon oncle) et mon père partent avec une mystérieuse petite valise qui, je l'apprendrai plus tard, sera enterrée dans une carrière abandonnée ! Plusieurs mois après, Pierre ira la récupérer et la ramènera sans problème.

Le voyage de retour se fait plus rapidement qu'à l'aller, sans péripétie particulière, sauf lorsque les deux voitures passent la ligne de démarcation à Moulins je crois, et que nous voyons deux motards allemands, avec leur énorme collier et leur mitraillette, de chaque côté du pont que nous devons traverser !

Dans notre voiture, nous retenons notre respiration ! Il en est sûrement de même dans l'autre. En fait, les deux militaires ne font même pas attention à nous. Nous ne sommes pas les seuls à emprunter ce pont.

Nous nous arrêtons assez régulièrement au bord de la route, car ceux qui font le voyage sur les ailes des voitures ont des crampes qui les obligent à bouger souvent. Enfin, nous arrivons dans notre ville et chacun rentre chez soi. En ce qui nous concerne, nous trouvons la maison telle que nous l'avons quittée plusieurs semaines auparavant.

La vie courante reprend tout doucement. Je retrouve tous mes copains, ceux qui comme nous, sont partis, et ceux qui sont restés !

Dans le centre de la ville, on croise beaucoup de soldats allemands, mais jamais dans notre cité.

Je retourne, sans trop de plaisir, à l'école qui vient de rouvrir. Je reprends vite mes habitudes et surtout je passe tout mon temps à la maison à lire, quelques fois pendant trois ou quatre heures de suite.

La vie devient de plus en plus difficile, car les restrictions alimentaires font que mon père veut produire des légumes dans notre jardin. Naturellement, il s'occupe particulièrement des gros travaux comme bêcher, planter, etc... mais moi, je suis supposé enlever les mauvaises herbes, trouver et répandre de l'engrais (crottin de cheval), arroser, aller à la chasse aux parasites, et ensuite récolter.

De cette période, j'ai retiré un vrai dégoût pour tous les travaux de jardinage en général !

Pratiquement, le temps qui me reste pour aller jouer avec mes copains est divisé par deux ou par trois selon la saison. Malgré le froid qui atteint souvent -25° en hiver, c'est la saison que je préfère, car je peux mieux hiberner avec mes livres !

9

Depuis l'âge de six ans, ma sœur suit des cours de danse classique dans une école spécialisée. Depuis quelque temps, elle parle d'en faire son métier.

Moi, j'ai envie d'apprendre le piano. Ma mère a un frère cadet, Maurice, qui a un premier prix de piano et de flûte (plus tard, il jouera magnifiquement de l'accordéon, et deviendra chef d'orchestre). Il accepte de me donner des leçons, une fois par semaine, mais uniquement de solfège. J'espérais apprendre en même temps le solfège et le piano, mais il est résolument contre, disant que cette méthode donne généralement des résultats très moyens. Je tiens quelques mois, d'autant plus qu'à chaque leçon, je dois aller dans la grande maison de ma grand-mère maternelle où mon oncle habite également, et qui se trouve exactement de l'autre côté de la ville, soit presque une heure de trajet à pied, et ensuite le retour !

Je commence à déchiffrer les partitions simples, mais malgré les commentaires encourageants de mon oncle, toutes ces leçons ressemblent trop aux travaux scolaires, avec les pages de clefs de sol à reproduire, les portées, etc... et, ne voulant énerver personne, je parle de fatigue à cause des déplacements, de mon programme scolaire de plus en plus lourd, et j'obtiens l'autorisation de tout arrêter. Je ne serai jamais pianiste (il m'est arrivé souvent de le regretter) !

1941 - 1942

Les hivers de la guerre sont exceptionnellement rigoureux jusqu'à -25°, voire plus. ! Nous n'avons qu'un seul poêle susceptible de fonctionner pour toute la maison.

Obtenir du charbon ou du bois est très difficile, et lorsqu'on en trouve, la qualité est médiocre : on est souvent enfumé et il faut ouvrir les fenêtres. Quoi qu'il en soit, même mauvais, le combustible disponible ne permet de faire du feu qu'en début de soirée, pour quelques heures seulement.

Avec les frères Henri et Michel G.... et les frères Gilbert et Louis D..., nous sommes pratiquement inséparables, et nous sommes toujours trois, quatre, ou les cinq ensemble. Avec ces quelques copains et ayant plus ou moins les mêmes problèmes, nous avons décidé de faire quelques expéditions nocturnes intéressées !

En effet, à environ 200 mètres de mon école, après le pont du chemin de fer, commence la gare de marchandises. Cette gare est relativement

10

importante et sert de transit à des tas de marchandises (dont du charbon) qui partiront vers l'Allemagne. Le plus souvent, les wagons sont fermés, mais pour le charbon, qu'il s'agisse de boulets ou de briquettes, les wagons sont toujours à ciel ouvert, quelques fois avec une bâche. Le séjour de ces wagons dans la gare est assez irrégulier ; cela peut aller de quelques heures à plusieurs jours. En conséquence, dès que nous voyons, du pont, ce qui nous intéresse, nous savons que notre soirée sera occupée.

Nous devons déjà repérer les sentinelles allemandes : en général, elles sont deux. Le jour, elles font des rondes assez régulières et ne restent jamais ensemble, mais la nuit, nous avons remarqué que les deux soldats sont au même endroit et se parlent assez doucement. C'est certainement parce qu'il y a moins de contrôles ou même plus du tout de la part de leur chef.

Pour nous, cela devient plus facile et surtout le soir où ils se trouvent assez loin !

Dès notre décision prise, nous optons pour la briquette, facile à manipuler et qui se consume assez lentement. Par ailleurs, les boulets pourraient faire trop de bruit, aussi bien lors de la mise en sac que pour le transport. En premier, l'un de nous, à tour de rôle, monte sur le wagon et passe une briquette à celui qui s'accroche sur le côté. Ce dernier fait la même chose avec celui qui est resté sur le sol.

Les deux ou trois premières expéditions, nous prenons cinq ou six briquettes chacun seulement, peut-être à cause de la peur, mais aussi à cause du poids. Ensuite, selon la forme du jour, nous nous enhardissons, et certaines fois nous allons jusqu'à la douzaine ! A cause du couvre-feu et des lampes, même bleutées de la rue, nous rentrons par une allée pratiquement jamais fréquentée, qui passe derrière notre école et qui aboutit dans notre petit bois. A partir de là, chacun chez soi !

A la maison, il y a des réticences, mais après une ou deux sorties sans problème, mes parents semblent rassurés et ferment les yeux.

En hiver, la nuit descend vite et nous facilite le travail. Mais, en été, malgré notre désir de constituer un peu de stock, nous devons renoncer.

De 1941 à 1944, l'école reste fermée plusieurs fois pour différentes raisons.

Une première fois, quand elle est réquisitionnée par l'armée allemande pour devenir une sorte de centre de convalescence pour les soldats blessés.

Une autre fois pour une raison que je n'ai pas connue, et enfin lorsqu'elle sert

11

de camp de transit pour des étrangers et/ou juifs avant leur départ pour l'Allemagne.

Pendant ces périodes, les classes se reforment dans différents locaux libres, vraisemblablement signalés par la Mairie. La plupart du temps, entre la réquisition et l'accès à une nouvelle classe improvisée, il se passe plusieurs jours à plusieurs semaines. Je ne m'en plains jamais ! C'est comme cela que ma classe se fait un hiver dans une ancienne ferme assez éloignée et qui semble abandonnée, dans une usine de bonneterie désaffectée, dans un hôtel particulier et enfin dans une autre école près de la gare.

Curieusement, l'Ecole des filles, accolée à celle des garçons, n'a jamais été réquisitionnée. Ma sœur peut donc poursuivre normalement sa scolarité.

Lorsque la température est au plus bas, et comme il n'y a pas de combustible, l'instituteur demande à chaque élève d'apporter, chaque jour, si c'est possible, une bûche ou un peu de charbon pour le poêle de fortune qui se trouve au milieu de la classe.

Mes copains et moi apportons donc, toujours une briquette de charbon. Lorsque les Allemands transforment l'école en une sorte d'infirmerie, et grâce à notre poste d'observation dans le petit bois, nous suivons la construction de deux ou trois baraquements du genre préfabriqué qu'ils érigent dans le parc de l'école. Cela va vite et aussitôt après, il y a un va-et-vient incessant de soldats chargés de cartons qui semblent assez lourds et qu'ils empilent dans les dits baraquements.

Nous ne savons pas de quoi il s'agit, mais comme notre école est pour le moment plus une infirmerie qu'un dépôt de munitions, nous pensons que tous ces paquets pourraient bien renfermer de la nourriture ou des produits pharmaceutiques, et, avec les mêmes copains, nous décidons de surveiller l'endroit sérieusement pendant plusieurs jours pour essayer d'avoir un peu plus de renseignements sur le contenu des baraquements.

En fait, nous n'apprenons rien, car ce sont toujours des cartons fermés qui sortent des baraques. Par contre, nous constatons qu'il n'y a qu'une seule sentinelle pour tout le parc pendant le jour. Elle se promène, de temps en temps, de long en large des baraques, côté classes et jamais côté mur du parc. Quelques fois, elle reste plus d'une heure sans bouger dans un angle

12

du parc, très éloigné de notre coin. Dans ce dernier cas, nous voyons le soldat en train de fumer une cigarette ou deux, en fixant la porte principale qui mène aux classes transformées en dortoirs.

Nos observations nocturnes nous montrent difficilement parce qu'il fait trop sombre, qu'il y a au moins deux ou peut-être trois sentinelles qui semblent être remplacées régulièrement et qui circulent en permanence. De plus, un ou deux soirs, nous entendons des aboiements qui viennent du parc. Nous décidons une opération "portes ouvertes" d'au moins un baraquement. La faire de nuit nous semble très hasardeux, car nous n'avons pas assez d'informations, et même, âgés seulement de onze à treize ans, notre instinct de conservation nous rend méfiants. Bien sûr, nous sommes complètement inconscients de ce que nous faisons, mais l'époque est aussi bizarre que nos jeux !

Nous avons remarqué qu'il y a une activité fébrile le matin, avec trop d'allées et venues, mais qu'après 13 heures ou 14 heures, le parc retrouve tout son silence. C'est donc au début de l'après-midi que nous allons tenter une incursion dans un des baraquements.

Pour des raisons évidentes de sécurité, nous choisissons celui qui se trouve le plus éloigné de l'endroit où la sentinelle passe son temps à rêvasser. De plus, d'où il est, il ne peut voir que le pignon du baraquement, et encore assez mal. Deux copains descendent dans le parc avec un maximum de précautions. Je reste en observation : si quelque chose bouge du côté de la sentinelle ou ailleurs, je dois enlever mon béret et l'agiter. L'un des deux copains doit toujours avoir un œil sur moi ! Quelques longues minutes plus tard, ils reviennent. La porte du baraquement choisi est fermée à clé. Rien à faire pour y entrer. Par une fenêtre grillagée, ils ont vu, malgré tout, qu'il y avait plein de marchandises parfaitement rangées sur des étagères. Nous sommes très tentés quand même. Nous retournons vers la cité et chemin faisant, nous sommes d'accord pour revenir le prochain jeudi !

Nous devons réfléchir chacun de notre côté à un moyen de pénétrer à l'intérieur du baraquement et en discuter ensemble.

Le jour "J" arrive. Le déjeuner a été bâclé car nous voulons observer un certain temps la situation du parc que nous n'avons pas surveillé depuis quelques jours. Nous sommes tous les trois d'accord pour convenir que la seule solution prudente consiste à se glisser sous la baraque et y trouver soit une ouverture, soit une trappe quelconque.

Il est vrai que ces baraques sont pratiquement posées sur des briques ou

13

des parpaings, et qu'il y a donc un espace entre le sol et le plancher de la baraque.

Cette fois, je ne reste pas au poste d'observation ; c'est le plus costaud qui y est car on ne connaît pas l'espace disponible sous le baraquement, et mon copain et moi sommes les plus minces ! Nous restons à notre planque pendant plus d'une heure à observer. La situation semble être toujours la même : il n'y a toujours qu'une sentinelle et nous ne constatons aucun changement par rapport à nos anciennes observations.

Nous descendons doucement de notre mur et nous nous dirigeons silencieusement jusqu'au baraquement choisi. L'espace disponible est plus important que prévu et nous nous y glissons facilement toujours côté mur. Nous ne pouvons donc pas être vus ! Nous rampons sous le plancher, en silence, à la recherche de cette fameuse ouverture mais, apparemment, il n'y en a pas ! Par contre, à un certain endroit, nous voyons une espèce de fissure qui laisse passer la lumière, et avec son canif, Michel l'élargit comme il peut. Nous ramassons un petit morceau d'une grosse branche (il y en a plusieurs qui jonchent le sol) que nous arrivons à introduire dans la fissure, et en faisant tous les deux pression dessus, nous entendons un craquement effroyable (ou du moins qui nous semble tel), et une petite partie du plancher est soulevée.

Le morceau de bois n'a pas cassé ! Nous ne bougeons plus et nous retenons notre respiration ; nous ne voyons plus notre copain sur le mur et naturellement il ne peut plus nous voir non plus. Nous avons peur qu'il panique !

Il est vrai que le parc est loin d'être silencieux : il y a les oiseaux, les branches qui tombent, le vent dans les arbres, mais de toutes façons, ne voyant rien d'où nous sommes, nous restons immobiles pendant ce qui nous semble être des heures, et essayons d'écouter chaque bruit. Enfin, n'ayant plus rien remarqué d'anormal, je finis par m'engager dans l'ouverture étroite qui s'élargit encore un peu plus à mon passage. Michel un peu plus corpulent que moi, me suit. Le plancher craque bien encore un peu, mais sûrement plus pour nous qui sommes déjà à l'intérieur. Les étagères sont couvertes de cartons, mais il n'est pas question de faire des choix. Nous ne parlons pas, mais nous comprenons immédiatement qu'aucun carton ne pourra passer par où nous sommes venus... Alors, avec son canif, Michel ouvre le carton le plus proche ; dedans, il y a une vingtaine de cartons plus petits, identiques les uns aux autres. Nous en prenons trois ou quatre chacun que nous jetons

14

dans l'ouverture, puis nous les suivons.

Avant de ressortir de dessous la baraque, nous écoutons pendant quelques minutes les bruits du parc. A priori, il n'y a rien de suspect. Nous rampons donc à nouveau et arrivons sans bruit à notre coin de mur. Le frère de Michel est toujours à sa place et ne semble pas affolé outre mesure. C'est donc bon signe.

Nous lui passons nos paquets un par un qu'il laisse tomber côté « petit bois » ! Heureusement, ils ne sont pas trop lourds, et ne font aucun bruit en tombant sur l'herbe et les bosquets. Nous remontons sur le mur et sautons à la suite de nos paquets. Nous n'avons pas pensé un seul instant à emporter des sacs pour nos trouvailles. En fait, nous n'étions peut-être pas certains d'aller jusqu'au bout !

Quoi qu'il en soit, il n'est pas question de rentrer dans la cité avec nos paquets sous les bras ! Alors, nous décidons d'aller plus profondément à l'intérieur de notre petit bois et de cacher notre butin.

Quand nous pensons être dans un coin assez éloigné, avec une végétation assez dense pour nous camoufler, nous nous installons par terre et, avec le canif, nous ouvrons un des paquets. Immédiatement, nous sentons une sorte d'odeur douce-amère et découvrons qu'il s'agit de paquets de cigarettes allemandes. Tous les cartons portent les mêmes mots que celui que nous avons ouvert. Nous nous regardons, étonnés et assez indécis, surtout d'avoir fait tout ce cirque pour des cigarettes ; aucun de nous ne fume ! Bien sûr, pour jouer aux grands, il nous est déjà arrivé, au beau temps, d'essayer de rouler dans une petite feuille de papier, un peu d'armoïse séchée qu'on trouve dans le petit bois, mais en général, après une bouffée ou deux, on abandonne !

Mais, cette fois-ci, il s'agit de vraies cigarettes. Nous n'envisageons pas une seule seconde de les fumer. Un court instant, nous pensons les échanger contre de la nourriture ou les vendre, car les cigarettes, comme tout le reste, sont rares et font souvent l'objet de troc ou de marché noir.

Nous renonçons vite à cette solution, car à cette époque, tous les fumeurs français ne fument que du tabac ou des cigarettes brunes. De plus, si nous trouvons, ne serait-ce qu'un oiseau rare intéressé, il y aura peut-être des questions embarrassantes et pourquoi pas, du danger !

L'affaire est donc entendue ; nous avons fait tout cela pour rien, mais tant pis ! Nous faisons un trou dans un fourré et enterrons tous les cartons, y compris celui que nous avons ouvert. Nous gardons seulement deux boîtes

15

de cigarettes avec, quand même, l'idée d'essayer.

Nous arrangeons les arbustes et les branches au-dessus de la cachette : en principe, personne ne pourra les découvrir !

Retour dans la cité : il est à peine quatre heures de l'après-midi. Michel nous dit qu'il n'y a pratiquement personne dans les caves de son immeuble avant six ou sept heures du soir. Il monte chez lui et revient quelques minutes plus tard avec des allumettes. Nous allons donc au sous-sol et nous nous installons dans un coin du couloir. Par un soupirail qui donne à l'extérieur, nous voyons et entendons un peu ce qui se passe dans la rue.

Chacun prend une cigarette et l'allume.

Nous sommes silencieux ; pour tous, je le parierais, c'est une première vraie cigarette. Nous aspirons comme nous voyons faire les adultes, mais en exagérant, et, très vite, c'est des quintes de toux et des yeux qui pleurent ! Mais apparemment, aucun de nous n'arrête, de peur peut-être d'être traité de dégonflé. Tirer sur les cigarettes comme nous le faisons, elles sont vite consommées, et pratiquement en même temps. Le résultat n'est pas fantastique ; nous avons les yeux rouges et sans vraiment nous l'avouer, nous sommes nauséux ! Nous sortons enfin des caves et le grand air nous fait un bien immense.

Sans trop avoir l'air d'y toucher, nous allons vers le terrain de jeux de la cité qui, en plus d'un grand bac à sable pour les petits et un agréable préau en cas de pluie, a des pelouses avec des arbres, des arbustes et des bosquets.

Caché par les deux autres, je monte sur le mur mitoyen avec l'usine Walton (petit-bateau) et balance le reste des deux boîtes de cigarettes dans les fourrés de l'usine.

Nous sommes rassurés et commençons à nous remettre de nos émotions diverses de l'après-midi.

Il n'est pas encore très tard, et nous décidons d'aller plus loin dans la cité pour rencontrer éventuellement d'autres copains de classe.

Tout d'un coup, il y a une grande effervescence dans la rue principale de la cité : des femmes qui sortent sur le pas de leur porte, des garçons et des filles qui arrivent en courant de l'entrée de la cité pour rejoindre leurs maisons.

Nous arrêtons un garçon pour lui demander les raisons de cette

16

cavalcade. Il nous dit qu'une voiture allemande, découverte, avec un officier dedans et un chauffeur, vient d'entrer au pas dans la cité et qu'il y a deux soldats à pied, avec mitraillette, qui marchent environ à cinquante mètres devant la voiture, et également deux soldats derrière.

Lorsqu'un des soldats attrape un enfant dans la rue ou dans une cour de maison, il l'amène à l'officier qui lui demande de lui souffler dans le nez ! Nous n'avons pas besoin d'un dessin ! Nous remercions le garçon et décidons de rentrer dare-dare chez nous, mais nous ne prenons certes pas la rue principale d'où vont arriver les Allemands dans dix à quinze minutes. Nous passons par un chemin qui se trouve le long des jardins derrière les maisons, et en arrivant à la hauteur de chez moi, je fais signe aux copains de m'attendre une minute. Je passe par-dessus le petit grillage et me dirige vers le plant d'oignons qui allaient être bientôt bons à récolter. J'en arrache six ou sept têtes à toute vitesse, je déchire les parties vertes, autant avec les mains qu'avec les dents, je jette les fanes dans la poubelle du jardin et je passe les têtes sous le robinet d'arrosage.

Tout cela n'a pas du dépasser la minute. Je repasse le grillage. Mes copains ont compris immédiatement l'intention.

Une cinquantaine de mètres plus loin, nous sommes derrière le premier immeuble de la cité et nous nous gavons à qui mieux-mieux d'oignon crû en nous soufflant mutuellement dans le nez pour savoir si notre solution est efficace. Dès que nous avons fini notre dégustation, chacun rentre chez soi. En fin de compte, nous ne sommes aucunement inquiétés, mais quand par la fenêtre, je vois une heure et demi plus tard la voiture repasser avec les six allemands, je pense que nous avons eu chaud !

Vers la fin 1942, ma sœur, qui rêve toujours d'être un jour, danseuse étoile, obtient assez miraculeusement une place à l'école de danse du Châtelet à Paris.

Mon père, apparemment pris au dépourvu, est résolument contre, mais ma mère en parle autour d'elle, aux amis et à la famille. Il se trouve qu'une de mes tantes a une sœur, mariée, avec deux garçons, qui habite Paris, et où peut-être, il pourrait y avoir une possibilité. Ma sœur s'accroche à ce faible espoir, mais cela prend du temps car il faut des échanges de correspondance assez longs, le téléphone n'étant pas là pour faciliter les choses. Enfin, une réponse favorable arrive. Mon père est, malgré tout, toujours réticent, et je pense qu'en son for intérieur, il espérait une réponse négative. Mais, devant l'insistance de ma mère et la déception de ma sœur, il

17

accepte le principe de ce départ et des arrangements pécuniaires sont pris avec les parents de ma tante.

Nous partons tous à Paris pour deux jours, et nous aidons ma sœur à s'installer dans sa future chambre. Elle n'y reste que deux ou trois mois, malgré sa grande envie de carrière artistique. En effet, à travers des propos assez déguisés, dans le courrier que nous recevons d'elle, ma mère a compris que quelque chose va mal et que ma sœur aimerait bien rentrer à la maison. Elle fait donc un voyage éclair à Paris, et pour ne pas vexer les hôtes de ma sœur, elle donne quelques arguments sur la qualité de l'enseignement à l'école de danse, et surtout, qu'elle manque beaucoup à son père et à son frère. Tout ce passe donc assez bien de ce côté et toute la famille se réjouit de son retour. Nous apprenons, un peu plus tard, qu'il y avait vraisemblablement des problèmes de jalousie entre les deux garçons légèrement plus âgés qu'elle, mais j'ai pensé plus tard que pour qu'elle arrête volontairement l'école du Châtelet, il fallait qu'il y ait un ou plusieurs autres motifs assez sérieux.

Nous allons toujours régulièrement au théâtre voir des opéras et des opérettes. Pendant la saison lyrique, nous y allons pratiquement chaque semaine, au point que le concierge du théâtre devient un ami. Grâce à lui, mon père apprend que le théâtre, en plus de choristes permanents, a aussi un ballet qui peut aussi bien avoir à danser dans une opérette légère que dans un grand opéra. Il en parle à ma sœur qui se présente aussitôt au directeur. Après une audition, celui-ci l'admet dans le corps de ballet.

En général, le même spectacle, au théâtre, a lieu le samedi soir, le dimanche après-midi et le dimanche soir. Il y a un nouveau spectacle chaque semaine.

Ma sœur doit aller aux répétitions pratiquement tous les soirs et comme le ballet, dans chaque spectacle, a une durée assez courte (sauf dans Faust), elle a pu se faire accepter dans les chœurs, ce qui fait qu'il arrive qu'elle passe au moins 40 à 50 minutes sur les planches pour chaque représentation. Elle adore, car son rêve se réalise enfin !

Pour ne pas qu'elle rentre seule après les répétitions et les représentations, il y a toujours mon père ou ma mère qui va la chercher.

Un soir, c'est à moi que cela incombe. J'y vais plus tôt que prévu, car j'aime, à chaque fois que j'en ai l'occasion, assister aux répétitions. On répète « Carmen » de Bizet que j'ai déjà vu plusieurs fois. Je me fais tout petit dans un coin de la scène, mais à un moment, on me demande ce que je fais là ;

18

j'explique que j'attends ma sœur qui est la grande fille là-bas qui danse en ce moment une sorte de séguedille sur une table. L'homme me demande si je sais chanter ; bien sûr, comme toute la famille ! Il veut savoir si j'aimerais chanter dans le chœur des enfants. Je lui dis qu'en effet, bien que ne l'ayant jamais envisagé, je pourrais essayer ! Je connais les paroles et la musique de ce chœur depuis belle lurette pour m'être souvent égosillé !

Justement, la répétition du ballet se termine et le metteur en scène (c'était lui !) appelle une douzaine d'enfants qui flâne dans les coulisses. Il me fait signe de la main et nous fait mettre en rang en nous demandant de marcher au pas. Après pas mal de tentatives, il nous demande de repartir dans la coulisse et, dès que nous entendrons l'introduction musicale au piano, de revenir sur le devant de la scène en marchant au pas et en chantant.

Après une bonne heure de travail, il semble satisfait et nous donne rendez-vous pour le soir suivant. Il me prend à part et me demande si je connais quelques camarades qui aimeraient également se joindre au chœur. Je lui dis que je ferai un sondage auprès de mes amis ! Justement, il y en a deux particulièrement avec qui j'avais fait un numéro chantant lors de la dernière fête de l'école. Je les contacte, et bien que n'ayant jamais mis les pieds dans un théâtre, ils acceptent tout excités. Il s'agit de Bernard N... et Hubert B...

Je les amène avec moi à la répétition suivante et ils sont pris d'emblée par le metteur en scène après qu'il les ait entendus dans une chanson de Charles Trénet (celle de notre fête à l'école). Je leur donne un papier avec les paroles, et après les deux ou trois soirs de répétition au théâtre, nous sommes parfaitement au point. Le metteur en scène a l'air satisfait.

En fait, le samedi soir de la première représentation, nous avons les genoux qui tremblent déjà pendant la courte séance de maquillage et d'habillage. Ils tremblent encore plus quand, aussi silencieusement que possible, le metteur en scène, prudent, nous fait mettre en rang dans la coulisse au moins dix minutes avant notre entrée sur scène.

La salle est bondée, comme d'habitude.

J'ai même vu, par le trou du rideau, mes parents à leur place habituelle (le plus souvent, à l'angle du deuxième balcon qui donne presque au-dessus de la scène).

Il s'est passé un miracle : tout le monde a marché au pas, chanté en mesure, et nous avons été applaudis chaleureusement ! Mes deux amis sont ravis et moi aussi !

19

Le lendemain, les deux représentations seront également réussies. Nous avons toujours un trac fou mais nous tenons bon. En plus, nous avons touché notre cachet après la dernière représentation du dimanche ; pas de quoi le crier sur les toits, mais juste assez pour s'offrir une glace à trois boules ! De toutes façons, nous l'aurions même fait gratuitement, tant c'est agréable !

Après cette expérience, le metteur en scène me dit qu'à chaque fois qu'une occasion identique se présentera, il me fera signe par l'intermédiaire de ma sœur. En effet, il n'y a pas tellement de rôles pour les enfants dans les spectacles lyriques. Malgré cela, au cours des saisons lyriques suivantes, je défile une dizaine de fois dans Carmen et La Bohème, je passe Noël dans Werther, je suis un enfant de chœur effronté dans Tosca. Je suis même un groom de chez Maxim's dans La Veuve Joyeuse et un écolier lèche-bottes dans Topaze. Je participe également à quelques productions où il faut des enfants, garçons et filles, dans la foule, mais sans rien à chanter... quelle frustration ! A chaque fois que cela est possible, je fais appel à mes deux amis qui acceptent toujours avec joie. Plusieurs fois, quand nous sommes libres, je les emmène au théâtre, le dimanche après-midi, gratuitement, mais seulement à partir du deuxième acte. Nous montons au Poulailleur, et regardons les deuxième et troisième actes debout.

1943

Il va y avoir de grands changements dans la famille ! Mon père envisage de quitter son travail actuel : il a postulé pour un poste assez important dans un service qui dépend directement d'un ministère. La réponse arrive : il est accepté. Notre situation financière s'améliore lentement mais sûrement.

Son nouveau travail l'oblige à tourner dans tout le département, mais à quelques exceptions près, il rentre pratiquement tous les soirs à la maison. De ces voyages éclairs, il ramène souvent des provisions : œufs, beurre, poulet ou lapin, qu'on ne trouve en ville que difficilement ou avec des tickets de rationnement.

Assez régulièrement, nous sommes réveillés la nuit par la sirène qui annonce une alerte aérienne. Cela arrive une fois, deux fois et parfois plus chaque semaine.

A chaque petit carrefour de la cité, les services de la défense passive ont construit des abris, surtout réservés aux locataires des maisons. Je crois

20

savoir que les habitants des immeubles de la cité descendent dans leurs sous-sols où on a aménagé des abris.

Je pense qu'il est obligatoire d'aller aux abris, mais les caves des maisons sont peut-être plus sûres que les trous creusés avec trente ou quarante centimètres de terre dessus.

Quoi qu'il en soit, après le premier énervement du réveil brutal et de l'habillage rapide, une partie du quartier se retrouve dans l'espèce de tombeau commun où les discussions vont bon train jusqu'à la sirène, bienvenue celle-là, qui annonce la fin de l'alerte.

En général, il s'agit de groupes plus ou moins importants d'avions qui vont vers l'Allemagne, et assez souvent, nous entendons la D.C.A. allemande, mais à deux ou trois exceptions près, nous ne sommes pas bombardés.

Assez rapidement, et bien que très discret sur son activité, nous avons compris que mon père fait partie d'un groupe de résistants. Son nouveau travail lui donne la possibilité de circuler librement avec des autorisations officielles, ce qui lui facilite beaucoup de déplacements particuliers. Au cours de l'un d'eux, vraisemblablement un parachutage dans la campagne environnante, il ramène à ma mère une sorte de cordelière tressée blanche, légèrement brillante, qui semble être d'une solidité exceptionnelle. Il lui dit que ça provient d'un parachute et que ça peut être assez joli comme ceinture sur une robe. Elle la range dans son armoire et nous n'y pensons plus !

Un jour, alors que le gaz est coupé pour la journée, ma mère installe notre petit poêle à charbon de bois sur le gravier de notre cour de devant, pour y faire cuire la soupe du soir. Ce jour-là, mon père, rentrant beaucoup plus tôt que d'habitude, range son vélo dans l'abri de jardin, et voyant que le couvercle de la casserole se lève constamment et que l'eau bout à triple bouillon, il veut déposer la casserole sur les cailloux, mais par maladresse, il en renverse une grande partie du contenu sur son pied. (C'est la version qu'il nous raconte.) Il pousse un grand cri ; nous sortons tous de la maison et comprenons immédiatement la situation.

Ma mère m'envoie aussitôt chez le boucher, un ami, qui a sa boutique à cinquante mètres de chez nous. Je lui raconte ce qui vient de se passer et le prie de téléphoner tout de suite au docteur dont je lui donne le numéro.

A la maison, ma mère a installé mon père sur le canapé, et lui a déjà retiré ses chaussures ; mais les chaussettes sont comme collées à la peau et c'est le médecin qui arrive enfin qui peut achever le travail avec un maximum de précautions.

21

Mon père a une brûlure du pied au troisième degré et il sera immobilisé pendant plusieurs semaines. Nous apprenons un peu plus tard que quelques jours après son accident, il aurait dû participer à un parachutage, et que, cette nuit-là, beaucoup de ses amis résistants ont été pris, le groupe ayant été dénoncé par une Française.

Quelque temps après, ils ont été envoyés dans un camp de concentration en Allemagne. Je crois qu'un seul en est revenu seulement (De nombreuses années plus tard, mon imagination m'a joué des tours : j'ai pensé que mon père, qui ne se préoccupait jamais des petits problèmes ménagers et qui était plutôt du genre prudent, voire timoré, avait peut-être provoqué volontairement cet « incident » pour éviter la confrontation avec un danger physique réel. Je n'ai jamais pu ou voulu aborder ce problème avec lui mais, quand très longtemps après, j'en ai parlé à ma mère, elle a été très surprise et elle a seulement reconnu que c'était la première fois depuis son mariage que mon père intervenait dans un problème domestique ! Je ne saurai jamais !)

A cette époque, il semble y avoir des risques de bombardements et les services officiels demandent aux parents qui le peuvent, d'envoyer leurs enfants à la campagne. Comme nous habitons tout près de la gare de marchandises, et à vol d'oiseau pas très loin de la gare de voyageurs et celle de triage, mes parents décident de nous envoyer, ma sœur et moi, à Jeugny, un village situé à une vingtaine de kilomètres de chez nous, et où mon père, par son travail, s'est fait de nouvelles relations.

Il s'agit d'un couple qui tient l'unique épicerie du village et qui habite juste à la sortie de celui-ci, dans une ferme qui se trouve au bord de la route départementale.

Ma sœur et moi sommes acceptés et mon père nous conduit chez eux avec bagages. Nous ne savons pas combien de temps durera notre séjour !

Les journées à la campagne nous semblent longues. Nos hôtes sont très gentils et font de leur mieux pour nous rendre la vie agréable.

Je lis tout ce qui me tombe sous la main : heureusement, il y a de quoi ! Ma sœur s'ennuie surtout du théâtre et de la danse, moi de mes copains, du théâtre et du cinéma, et nos parents nous manquent. Il n'y a pas de téléphone, et, seul mon père passe nous voir une ou deux fois pendant les deux premières semaines. Un après-midi, peut-être une vingtaine de jours après notre arrivée, ma mère arrive avec l'autocar et dit qu'elle vient chercher ma sœur. Je crois me souvenir de ses arguments : Sylviane leur

22

manque beaucoup. Elle est également attendue au théâtre et doit aussi passer son certificat d'études prochainement.

Après un bagage vite fait et un au revoir rapide, j'accompagne ma mère et ma sœur à l'arrêt de l'autocar et les regarde partir le cœur gros. Je me retrouve seul chez mes hôtes.

Quelques jours plus tard, le mari qui a pour son activité une petite et vieille camionnette qui fonctionne au charbon de bois, nous quitte pour la journée car il doit aller chercher de la marchandise chez plusieurs grossistes pour son épicerie.

Le soir venu, il n'est toujours pas rentré à la maison. Sa femme s'inquiète un peu, mais pas trop, car cela lui est déjà arrivé. Par contre, après quelques jours sans nouvelles, je crois qu'elle essaie d'obtenir des informations auprès de la gendarmerie et de la Mairie : sans résultat !

Elle devient de plus en plus anxieuse, et me dit qu'elle est angoissée, surtout la nuit. Habituellement, je dors dans une chambre qui se trouve à l'arrière de la ferme.

Quelques jours après la disparition de son mari (dont nous n'aurons plus jamais de nouvelles), elle me demande si je veux bien dormir dans sa chambre. Je suis d'accord et nous transportons ensemble mon lit-cage sous la fenêtre de sa chambre. Son lit est face à la fenêtre qui donne directement sur la petite route. La maison est la dernière du village ; après, c'est un grand pré puis des bois. De l'autre côté de la route, il y a une grande ferme. Comme d'habitude à la campagne, nous nous couchons relativement tôt. Cela fait donc plusieurs jours que j'ai changé de chambre, et une nuit, nous sommes réveillés en sursaut par des coups violents portés sur les volets en bois, juste au-dessus de mon lit. Il y a plusieurs voix en même temps qui nous demandent d'ouvrir les volets. Madame N... semble affolée et je comprends que ce qui se passe n'est pas très courant, et à mon tour, je n'en mène pas large. Les coups redoublent sur les volets, et en pleine nuit, à la limite d'un village et de la forêt, cela prend une certaine résonance.

Madame N... essaie de parlementer ; elle veut savoir qui ils sont, ce qu'ils veulent, etc.. Après quelques minutes, une voix nous intime à nouveau l'ordre d'ouvrir les volets, car ils disent venir donner des nouvelles de son mari. Elle a l'air rassuré et me demande d'ouvrir les volets, ce que je fais en me mettant à genoux au pied de mon lit.

A peine les volets ouverts (la fenêtre se trouvant de plein pied avec la route) deux jeunes hommes armés de mitraillette passent par la fenêtre, me

23

poussent, sautent sur mon lit puis sur le sol. Un troisième également armé reste debout dans l'encoignure de la fenêtre, et en pointant sa mitrailleuse dans ma direction, me dit de ne pas bouger ! Il y a une sorte de mystérieux conciliabule entre les deux hommes et Madame N .. je crois comprendre qu'il est question de son mari. Elle est toujours dans son lit, et malgré la chaleur de la nuit, elle tire son drap jusqu'à son menton. Aussitôt, les deux hommes arrachent le drap, la mettent debout et l'entraînent vers la fenêtre. Elle est pieds nus, en chemise de nuit.

Je suis toujours recroquevillé sur mon oreiller. Ils la font monter sur mon lit, sur le rebord de la fenêtre, et la poussent dehors sur le sol humide de rosée.

Le troisième homme la tient pendant que les deux autres suivent le même chemin qu'elle. L'un d'eux repasse sa tête et me donne l'ordre de refermer les volets et de ne pas bouger jusqu'au matin.

Malgré la température relativement douce, je suis glacé. Je ne comprends pas ce qui se passe. Tout est silencieux.

Après quelques minutes seulement, mais cela me semble une éternité, j'entends des hurlements de femme et une rafale de mitrailleuse qui semble venir d'à peine quelques mètres, puis un coup isolé.

Les volets sont toujours grands ouverts. Je saute du lit et j'éteins la lumière de la chambre. Je tire vers moi l'un des panneaux du volet, puis l'autre, en laissant un espace d'une quinzaine de centimètres.

Je plonge mon regard dans la nuit, mais à cause d'une lune voilée par un nuage, je ne vois rien du tout. Je n'entends rien non plus.

Il n'y a pas de lumière dans la ferme de l'autre côté de la route. Rien ne bouge. Je décide de m'habiller. Il est un peu plus de minuit. Je m'assoie au milieu du lit et regarde régulièrement vers l'extérieur par l'entrebâillement des volets, mais je ne vois rien. Je m'assoupis plusieurs fois, et à la fin, je m'endors pour de vrai.

Je suis réveillé par un coq : il doit être six heures du matin et le jour se lève doucement. Je regarde la route et tout ce que je peux voir de la fenêtre ayant ouvert entièrement les volets.

Le village est encore endormi mais on bouge dans la ferme d'en face. Je mets mes chaussures et je saute par la fenêtre. Je traverse la route et vais à la rencontre du paysan qui vient de sortir de chez lui.

Bien sûr, dans la ferme, on a entendu les coups sur les volets, les éclats de voix, les cris et les détonations, mais à cette époque, on reste chez soi.

24

Je lui raconte ce que je sais. Il m'invite à rentrer chez lui et à prendre un petit déjeuner copieux avec lui et sa famille, ce que je fais avec plaisir.

Au début de l'après-midi, mon père arrive à la ferme. Je ne sais pas trop comment il a été prévenu. Il remercie le paysan et me dit qu'il a déjà repris toutes mes affaires et que nous pouvons rentrer à la maison.

Quelque temps plus tard, il m'apprend que c'est seulement lorsque ma sœur et moi étions chez ce couple à la campagne, qu'il a appris qu'ils avaient dénoncé un des maquis de leur région et qu'ils avaient été condamnés par la Résistance.

Nous retirer, ma sœur et moi, en même temps, de leur ferme, aurait pu éveiller leurs soupçons et peut-être leur permettre de filer à l'anglaise. Le mari avait déjà été exécuté lors de son déplacement.

La vie reprend un cours à peu près normal à la maison : un peu de jardinage, beaucoup de lecture, jeux avec mes amis que je retrouve avec plaisir, cinéma au moins une fois par semaine, opéra ou opérette, un peu de stockage de briquettes de charbon lorsque nous apprenons qu'un arrivage est en gare.

Quelques semaines plus tard, mes parents décident de se lancer dans une grande aventure. Ayant appris que le café qui se trouve devant notre église (Saint-Martin) est à vendre, ils se renseignent pour les conditions d'un prêt maximum qui, ajouté à quelques économies, leur permet de transformer complètement leur vie et peut-être de mettre un peu plus de beurre dans les épinards. La récente qualité de fonctionnaire de mon père facilite les choses. Lui garde son poste pour rembourser les intérêts et le capital du prêt, et ma mère quitte son usine pour s'occuper du café à plein temps.

Mes parents calculent qu'en quelques années, ils devraient avoir tout remboursé, et être enfin les propriétaires. Ils n'ont aucune expérience du commerce, et ils pensent plus aux avantages qu'aux inconvénients. La transaction n'a pas trop traîné en longueur, et nous pouvons enfin nous rendre un peu compte de notre future vie.

Le café est assez grand, avec un beau billard, un baby-foot, une vingtaine de tables et un long comptoir classique en zinc, avec percolateur et système pour la bière à la pression. Dans un renforcement, il y a une porte qui mène à une grande cuisine. Au fond de cette cuisine, une autre porte s'ouvre sur un débarras d'une dizaine de mètres carrés. Cette dernière pièce donne accès aux toilettes (rudimentaires) qui se trouvent à environ quinze mètres à l'extérieur, au bout d'une petite allée du jardin. Dans le fond du café, une

25

autre porte mène à trois chambres en enfilade au 1^{er} étage. Il y a quelques travaux de peinture, de tenture murale et d'électricité à prévoir ; on ne pourra emménager que dans une semaine ou deux. En attendant, nous habitons toujours notre maison dans la cité, et ma mère, qui a quitté son usine, va au café tous les jours pour être mise au courant par l'ancien propriétaire. Quant à ma sœur et moi, nous faisons plusieurs allers-retours par jour, à pieds, avec des ustensiles de cuisine et des petits bibelots.

Pour aller de notre maison au café, nous devons passer obligatoirement devant les grilles de mon école qui est à nouveau occupée par l'armée allemande.

Cette fois-ci, ce sera un camp de transit pour des prisonniers étrangers et/ou juifs avant leur départ pour l'Allemagne. Ils vivent dans les classes qui ont été sommairement aménagées, mais pendant le jour, ils peuvent se promener dans la grande cour qui longe la rue.

Naturellement, la porte principale est fermée à clé, mais la grande grille à claire-voie permet de voir facilement l'intérieur de la cour, et bien qu'étant gardés par des soldats allemands, les prisonniers peuvent se trouver le long des grilles sans trop de difficultés.

C'est à l'occasion d'un de nos passages devant la grille que nous rencontrons pour la première fois une femme de l'âge de ma mère. Elle s'appelle Rachel S... Elle est juive et anglaise par son mari, et elle est enfermée avec sa fille Jacqueline, qui a l'âge de ma sœur, Sylviane. Nous passons plusieurs jours de suite devant la grille et leur donnons à chaque fois le peu de nourriture que nous pouvons. Naturellement, tous ces contacts se font lorsque les sentinelles sont éloignées des grilles et tournent le dos à la rue.

Nous sympathisons très vite avec Rachel et Jacqueline. Beaucoup de rumeurs circulent dans l'école, mais en fait, personne ne sait rien au sujet de ce qu'ils vont devenir, ce qui augmente leur angoisse et leur détresse.

Nous prenons l'habitude de nos rendez-vous, et un jour, Rachel nous dit que le bruit court que les prisonniers vont devoir quitter bientôt l'école pour une destination inconnue. Cette rumeur semble être plus réaliste que d'ordinaire, car il y a beaucoup de va-et-vient de la part des autorités allemandes. Entre temps, les travaux viennent d'être terminés dans le café et nous quittons définitivement la maison de la cité avec armes et bagages. En une journée, nous avons tout installé et tout rangé dans nos nouveaux murs.

Nous retournons voir nos nouvelles amies à l'école. Elles nous

26

apprennent que tout le monde a été informé officiellement qu'on viendra les chercher en camion dans les deux ou trois jours prochains.

Nous sommes figés par la nouvelle, et nous essayons de les rassurer du mieux que nous pouvons, mais le cœur n'y est pas. Nous les quittons avec beaucoup de tristesse et rentrons à notre nouveau domicile.

Ce soir-là, nous veillons tard après le dîner et la discussion tourne toujours autour de la situation de Rachel et de sa fille. Mon père, mieux informé que nous sur les conditions qui sont habituellement réservées aux résistants, aux Juifs, etc... qui sont envoyés en Allemagne, nous laisse entendre que nous avons peu de chance de les revoir un jour. Ma mère nous prie, ma sœur et moi, d'aller nous coucher.

Le café est fermé depuis longtemps. Mes parents discutent toujours en bas, dans la cuisine, pendant plus d'une heure. Nous entendons quelques fois des éclats de voix, mais nous ne comprenons pas ce qu'ils disent.

Enfin, ma mère monte se coucher la première. Ni ma sœur ni moi ne dormons. Elle va vers la chambre du fond qui est celle de Sylviane, et voyant que je ne dors pas, elle me dit de la suivre.

Là, elle nous explique que mon père et elle se sont mis d'accord sur un événement important, à savoir, que si nous trouvons un moyen quelconque et urgent de les sortir de l'école, nous les garderons avec nous.

Cette nuit-là, nous avons tous eu un sommeil très agité.

Le jour suivant, mon père reste au café avec ma mère. Sylviane et moi allons vers notre école. Nous arrivons à faire venir Rachel jusqu'à la grille grâce à un des prisonniers qui passe près de nous. En quelques mots, nous lui expliquons la décision de la famille. Bien sûr, elle est étonnée et heureuse pour elle et pour sa fille, mais elle est également effrayée, comme nous le sommes également, en pensant à la façon de se retrouver libres, dehors.

Connaissant l'école comme ma poche, j'indique, discrètement à Rachel, la porte qui conduit au Parc. Par chance, le poste de garde des soldats allemands se trouve dans une classe, de l'autre côté du préau, et, à part une sentinelle qui fait les cent pas dans la cour, on ne voit pratiquement jamais d'autres soldats ensemble. J'explique à Rachel que cette porte est peut-être fermée à clé mais que ce n'est pas certain. Il se peut même que la clef soit sur la serrure. De toutes façons, il s'agit d'une vieille porte vitrée assez usée, et je lui conseille de la tester discrètement, si possible, sans se faire voir, ni des soldats, ni des autres prisonniers. Je lui dis, qu'au pire, avec le moins de bruit possible et une pression assez forte sur la poignée de la porte, elle

27

devrait pouvoir faire sauter le pêne assez facilement. Ensuite et si le problème de la porte est résolu, je lui indique la direction à prendre dans le parc pour atteindre facilement l'emplacement de la brèche où nous les attendrons de l'autre côté.

Le lendemain matin, nous pouvons à nouveau parler à Rachel qui nous confirme que la fameuse porte est bien fermée à clefs, mais que la serrure n'a pas l'air bien solide et qu'il ne devrait pas y avoir de problème !

Nous lui conseillons donc de prévoir leur départ pour le soir même et de ne prendre ni sac ni bagage, éventuellement porter sur elles quelques vêtements en plus, les uns sur les autres.

Sylviane et moi les attendrons de l'autre côté de la brèche à partir de 23h00. Ma mère restera aussi discrète que possible près du pont de chemin de fer qui se trouve au bout de l'allée du petit bois et y attendra notre retour.

Vers 22h00, ma mère, Sylviane et moi partons vers le petit bois. A cause du couvre-feu, nous prenons un chemin assez inhabituel, mais heureusement ce quartier n'est que très rarement fréquenté par les patrouilles allemandes. Nous devons aussi éviter autant que possible la rencontre avec la police.

Nous poireautons longtemps devant les épaisses broussailles, en essayant de respirer aussi silencieusement que possible.

N'ayant pas de montre, nous n'avons aucune idée de l'heure. Cela nous paraît des siècles ! Devons-nous continuer d'attendre ou aller retrouver notre mère au pont ? Nous échangeons des mimiques bizarres, mais nous n'en menons pas large ! Heureusement, la lune se fait discrète et il n'y a pas de vent. Le silence est pratiquement total. Bizarrement, je me revois dans le parc lors de mon escapade dans un baraquement de l'infirmerie allemande et je me souviens qu'avant de repartir j'avais constaté que la végétation était si haute et si dense que le mur ne se voyait pratiquement pas. Il est vrai que le parc n'avait jamais été entretenu. Subitement, je me demande comment Rachel et Jacqueline vont pouvoir s'orienter jusqu'à notre pan de mur. Je prends la main de Sylviane et lui chuchote à l'oreille, aussi résumé que possible, ce que je viens de penser, et qu'il faut absolument que j'aie de l'autre côté. Bien sûr, elle me dit de faire très attention et d'être très silencieux. Je monte sur la partie du mur encore intact en écartant avec précaution les branches feuillues et les broussailles qui traînent jusqu'à terre. Je retourne dans le parc, sur les morceaux de pierres, de ciment durci et d'herbes hautes entremêlées. Je me fais tout petit. Le silence est toujours

28

aussi total. Je commence à reconnaître les lieux. Je respire doucement et silencieusement. Je ne sais pas depuis combien de temps je suis immobile dans ma cachette. Faut-il attendre encore ou rejoindre Sylviane ? Que peut-elle penser en ce moment ? Et maman près du pont ? Je suis à l'écoute du moindre bruit. Tout à coup, j'entends des froissements bizarres. Cela pourrait être des pas sur la terre, des feuilles, des brindilles ou quoi d'autre ? Mes yeux se sont bien habitués à l'obscurité et je finis par apercevoir deux ombres dans ce qui ressemble à une allée à environ 20 mètres de moi. Si ce ne sont pas des sentinelles allemandes, ça ne peut être que Rachel et Jacqueline. J'attends quelques secondes et voyant qu'elles sont vraiment seules, je sors de ma cachette. J'attire leur attention en bougeant quelques branches et en faisant des gestes désordonnés. Je ne sais pas si elles m'ont vraiment vu, mais elles arrivent silencieusement dans ma direction. Je lance mes mains en avant et je touche une manche. Elles sont là. Je leur montre les gravats du mur que nous devons escalader avec le moins de bruit possible, et les broussailles que nous devons écarter. Tout se passe bien. J'arrive le premier de l'autre côté. Sylviane est toujours là . Ensemble, nous écartons avec un maximum de précaution l'enchevêtrement broussailleux et épineux et nous aidons Rachel et Jacqueline à nous rejoindre. Nous sommes tous très émus ! Après une ou deux minutes, nous constatons que tout est silencieux et nous reprenons donc, moi devant et, en file indienne le chemin qui mène au pont où ma mère nous attend. Elle sort de sa cachette et je devine un grand soupir de soulagement de sa part en nous voyant tous.

Maintenant, il nous faut rentrer très discrètement mais très rapidement jusqu'au café en longeant les murs des rues qui nous semblent les plus sûres. Un quart d'heure plus tard, nous arrivons au café, et je gratte doucement sur la porte qui se trouve sur le côté, près de la cave.

Mon père vient ouvrir et nous nous glissons à l'intérieur de la salle obscure. Je vais à tâtons jusqu'à la cuisine, et, dès que nous y sommes tous et que la porte est refermée, j'allume le plafonnier.

Pendant ce qui nous semble être un siècle, c'est le silence total, puis nous sourions, nous rions et nous nous embrassons. Mon père commençait sérieusement à paniquer car il est maintenant une heure du matin et nous nous sommes quittés trois heures avant. Après une légère collation pour Rachel et Jacqueline et une discussion pendant plus d'une heure, nous montons vers les chambres.

Tout s'est passé miraculeusement bien !

29

La surface et la configuration de nos trois chambres ne permettent pas beaucoup de solutions. Sylviane couche dans sa chambre sur un canapé à deux places, et Jacqueline va dormir avec elle. Mes parents gardent la chambre du milieu, et Rachel dort avec moi dans le grand lit de la 1^{ère} chambre. Il ne semble pas y avoir d'autres solutions. Etant relativement prude, je ne suis pas à l'aise. Je décide aussitôt que le pyjama qui est dans l'armoire, et que je ne supporte qu'en cas de maladie lorsque le médecin doit venir, va sortir de sa clandestinité pour m'aider à surmonter ma gêne. ! Les premières nuits, je dors assez mal, car j'ai peur de trop bouger, ou de prendre trop de place et donc de devenir gênant

Mais en fin de compte, il n'y a que peu de temps que je couche dans un grand lit, et je n'ai donc pas encore pris de trop mauvaises habitudes.

Au début, nous prenons beaucoup de précautions avec nos « invitées », mais après quelques jours, elles descendent du 1^{er} étage avant l'ouverture du café et restent dans la cuisine. Elles se rendent aussi utiles qu'il est possible, et il y a une bonne harmonie.

Notre quartier n'étant pratiquement jamais fréquenté par les soldats allemands, Rachel et Jacqueline prennent un peu plus d'assurance, et il arrive même à Rachel de servir, de temps en temps, lorsque ma mère est occupée, des clients français dans le café. Nous avons fait courir le bruit auprès de nos voisins que nous hébergeons momentanément des cousines de province et cela semble avoir pris.

Les affaires marchent bien, mais il y a des contraintes difficiles : ouverture à 7 heures du matin, et fermeture vers 22/23 heures.

Les parents de mon père sont âgés. Ils habitent à une vingtaine de mètres du café, et cette proximité fait qu'ils viennent déjeuner pratiquement tous les jours. Une ancienne collègue de ma mère Léonie vient de prendre sa retraite. Ses moyens financiers sont très faibles. Avec l'accord de mon père, ma mère propose à Léonie de venir déjeuner tous les jours avec nous. Nous sommes donc neuf à table chaque midi et, en conséquence l'aide de Rachel est de plus en plus indispensable.

Mon père mène toujours une grande activité avec la Résistance, et il n'est pas rare, certains soirs très tard, après le couvre-feu, de voir contre le mur une douzaine de vélos, alors que le café est fermé et que tout semble dormir. Nous avons beaucoup de chance !

Lorsque je ne suis pas à l'école, il m'arrive de plus en plus souvent de servir dans le café. Une ou deux fois, à l'intérieur du café, j'ai servi de la bière

30

et du cognac a des soldats allemands et assez camoufle par la machine a pression derrière le comptoir, j'ai un peu craché dans la mousse. Une autre et unique fois, j'ai pissé un peu dans la mousse. Je dois reconnaître qu'il s'agissait d'un gendarme allemand qui était assis à la terrasse pour surveiller sa moto et qu'il ne pouvait absolument pas me voir, courageux mais pas téméraire quand même ! Je me mets également au billard et en jouant, même seul, je commence à me débrouiller sérieusement.

Si un jeune ou même un adulte me demande de faire une partie au baby-foot, je ne refuse jamais. En quelques semaines, je suis devenu imbattable à ce jeu.

Aux cartes, j'ai plus de mal à m'imposer dans une partie.

Les grandes personnes me traitent de petit morveux : mais, tout doucement, étant donné que la plupart des jeux de cartes sont plus intéressants à quatre qu'à deux ou trois, je peux me faire admettre dans quelques parties en tant que quatrième.

Puis, assez vite, les habitués du café comprennent qu'en matière de jeux de cartes, il ne faut pas me compter pour du beurre !

Mes parents ne voient pas tout cela d'un bon œil, ou alors ils admettent assez bien que je sois partenaire de certains bons clients, mais à condition que je ne gagne pas ! (souvent). Ça ne marche pas comme ça. Quand je perds, c'est parce que l'autre est plus fort que moi !

Vers la fin de l'année, j'ai comme un début de grippe et je suis alité.

Ayant un besoin à satisfaire, je me lève. Je suis obligé de passer par le café pour aller aux toilettes. J'arrive dans la grande cuisine, et pour ne pas aggraver ma grippe, ma mère me permet d'aller dans le débarras et d'utiliser le seau hygiénique qui s'y trouve, au lieu d'aller aux toilettes qui se trouvent au fond du jardin. Elle me fait promettre de ne pas fermer le verrou de la porte et me jure que personne ne viendra me déranger. Je m'installe donc aussi confortablement que possible dans le débarras.

J'ai l'impression qu'il ne s'est pas passé plus de quelques minutes depuis que je suis assis sur le seau, quand la porte s'ouvre brutalement.

Ma mère entre, suivie immédiatement de mon cousin Henri. Il est livide et malgré la température déjà hivernale, il transpire comme en été. Je pousse un cri, me redresse et remonte en même temps mon pantalon de pyjama. Avant que j'ai le temps de récriminer, ma mère jette dans le seau une sorte de gros torchon plié, me rebaisse mon pantalon de pyjama et me rassoit sur le seau. Elle me dit de n'en plus bouger et d'attendre qu'elle revienne.

31

Ils quittent aussitôt le débarras, et, à travers la porte, j'entends des murmures que je ne comprends pas, et l'eau qui coule du robinet (inutile de dire que mon « envie » est partie avec ma mère et mon cousin).

Je suis figé sur le seau et je respire aussi doucement que possible pour essayer de recueillir les bruits qui viennent de la cuisine.

J'essaie de voir au fond du seau, mais il n'y a qu'une assez faible ampoule électrique dans le débarras, et malgré tous mes efforts, je ne distingue qu'une masse sombre.

Quinze à vingt minutes après, ma mère ouvre la porte, m'aide à me lever, reprend l'espèce de gros torchon plié et me dit que je peux reprendre tout à zéro depuis mon arrivée. Mon envie est complètement passée. Je remonte mon pantalon et la suit dans la cuisine. Je veux tout savoir. Elle se fait prier, mais j'insiste. Alors elle me raconte qu'Henri, qui a 19 ans, fait partie d'un groupe de la Résistance. Ce groupe a appris qu'une certaine dame a dénoncé des Résistants, vraisemblablement ceux qui ont été pris lors du parachutage où mon père devait se rendre s'il n'avait pas été accidenté (brûlure).

Cette dame, se méfiant des représailles possibles, ne sort qu'en plein jour, lorsque l'activité dans la rue est à son maximum. Dans le groupe de mon cousin, on a désigné par tirage au sort celui qui sera chargé de l'exécution de cette femme. Le sort est tombé sur Henri, et, malgré son jeune âge et son manque d'expérience dans ce domaine, il n'a pas pu se dégonfler. En conséquence, après quelques surveillances, il ressort que l'exécution ne peut avoir lieu qu'un certain jour de la semaine, et vers midi. Le jour et l'heure sont arrivés, et Henri vient d'exécuter cette femme pratiquement à bout portant, et sous le nez de plusieurs dizaines de personnes. Comme l'exécution a eu lieu dans un quartier un peu décentré, à environ 1200 ou 1500 mètres de notre café, Henri, pris de panique, a sauté sur son vélo et est arrivé chez nous en pensant avoir toute l'armée allemande sur ses talons.

En me racontant tout cela, ma mère ouvre le torchon, et me montre un gros revolver assez puant.

Pensant qu'après cette exécution, il peut être contrôlé, voire même fouillé, mon cousin Henri a demandé à ma mère s'il peut lui laisser l'arme, ce qu'elle accepte naturellement. Le lendemain, ma mère traverse à bicyclette une partie de la ville avec, dans sa sacoche, mélangé avec des légumes et des fruits, le fameux revolver. Elle n'est pas contrôlée et la vie reprend son

32

train train !

Je commence une collection de timbres

1944

Le café marche bien, mais mon père devient de plus en plus jaloux de ma mère. Il lui reproche d'être trop aimable avec les clients, et de rester des heures à écouter leurs histoires ; ce qui est vrai, mais difficile à éviter dans ce métier.

De temps en temps, en plus des produits habituels que nous achetons aux grossistes, nous obtenons une caisse de vrai Champagne. Dans ce cas, elle va directement à la cave, car personne n'a le cœur actuellement à boire du Champagne dans un café, et en plus, mes parents croient dur comme fer à la libération, et ils veulent être prêts à fêter dignement cet événement ! Le stock augmente régulièrement.

Nous n'allons pratiquement plus au cinéma en famille, car le café reste ouvert tous les jours sans interruption .

J'y vais quand même un peu, chaque jeudi avec des copains. Le théâtre et les répétitions me prennent aussi pas mal de temps. Je lis toujours beaucoup.

Les Alliés viennent de débarquer en Normandie. Dans le quartier, c'est l'effervescence, et au comptoir, on ne parle que de cela !

Nous avons un client allemand qui vient assez régulièrement. Il est cheminot et travaille à la gare de marchandises toute proche. Il s'appelle Emile et parle assez bien le français. Nous avons déjà vu plusieurs fois toutes les photos de famille qu'il a sur lui. Quelques soirs de grand cafard, et quand il a bu un peu trop, il nous dit qu'il hait la guerre et qu'il aimerait bien rentrer chez lui. C'est un de ces soirs-là, alors qu'il chante des airs allemands, que ma mère lui demande de chanter plutôt en français, et elle commence avec la Marseillaise. Quelques minutes plus tard, il se met debout sur le billard et reprend le refrain avec elle à tue-tête. Les autres clients s'affolent et demandent vite leurs additions.

En peu de temps, le café se vide. Nous essayons de calmer Emile qui est un peu « parti », et nous le poussons à rejoindre rapidement sa caserne.

Il y a de plus en plus de passages de véhicules de l'armée allemande devant notre café. Il est vrai qu'à une centaine de mètres à peine, il y a un passage à niveau qui débouche directement sur la route de Paris, mais qui

33

est pratiquement toujours fermé.

Nous avons toujours écouté “Ici Londres” à la radio, mais depuis le débarquement, à chaque fois qu’il y a un peu de répit et que le café est vide, il y a presque toujours quelqu’un dans la cuisine qui a l’oreille vissée au poste pour avoir des nouvelles. Un après-midi chaud, un client nous dit qu’il vient de croiser un soldat allemand avec ce qu’il croit être notre remorque. En effet, elle n’est plus contre le mur du café. Elle nous sert, soit à pied, soit accrochée à un vélo, pour aller chercher de la marchandise lorsque nos fournisseurs ne peuvent pas livrer. Ma mère part aussitôt vers le centre, à bicyclette. Trois bonnes heures après, elle revient avec la remorque et nous raconte qu’en arrivant dans la cour de la Kommandantur, elle l’avait vue et qu’elle a demandé à parler à un responsable. Après plus d’une heure d’attente, elle a été reçue par un officier qui parlait assez bien le français ; elle lui a expliqué que la remorque garée dehors est la nôtre et qu’elle a été volée devant notre café par un soldat allemand . Etant indispensable pour le bon fonctionnement de notre commerce ce vol était honteux, etc... Après de longues palabres, et avoir montré ses papiers d’identité, elle finit par obtenir la restitution de la remorque qu’elle accroche très vite au vélo, et revient au café.

Quand mon père rentre au début de la soirée, il lui reproche d’avoir pris autant de risques pour si peu, car les nouvelles sont plutôt bonnes pour les Alliés mais les Allemands sont de plus en plus nerveux.

A un certain moment, quelqu’un, je ne sais plus qui, s’aperçoit que ma mère, depuis le début de la journée, porte sur sa robe d’été la fameuse ceinture faite avec la cordelette d’un parachute américain. Il y a un long silence, et on parle d’autre chose !

Paris est libéré. Notre tour devrait être pour bientôt !

C’est maintenant la radio française qu’on peut écouter !

Dans la rue, les nouvelles sont contradictoires. D’un côté, les Allemands quittent la ville, de l’autre, des divisions blindées viennent les renforcer. Tout cela crée une certaine panique et il y a de moins en moins de monde dans les rues.

Sous la tonnelle du café, que nous n’avons jamais utilisée, il y a notre cave qui donne directement sur la rue. A ras du trottoir, se trouve un petit soupirail, sans vitre, avec quatre ou cinq barreaux en métal, qui donne un peu de lumière à la cave. A part la réserve de Champagne et quelques vieilles bonnes bouteilles de vin, la cave est surtout pleine de plusieurs centaines de

34

bouteilles vides qui sont là depuis des lustres.

Mon père nous demande d'y descendre des chaises, des couvertures, de l'eau et de la nourriture, au cas où nous serions obligés de nous mettre à l'abri. Les dernières nouvelles sont bonnes. Les Alliés ne sont plus très loin et ce n'est plus qu'une question de jours pour les voir arriver.

Notre première soirée à la cave est un peu sinistre. Même lorsque la nuit tombe, nous n'osons même pas allumer une bougie. Vers minuit, nous entendons des bruits de bottes, des hurlements en allemand et deux ou trois coups de feu. Puis le silence !

A travers le soupirail, nous voyons une partie de la rue éclairée seulement par la lune. Dehors, rien ne bouge. Après une bonne heure sans parler, mon père dit qu'on peut peut-être aller se coucher. Nous sortons tous les six de la cave, le plus silencieusement possible et regagnons le café, puis nos chambres.

En traversant la salle du café, nous nous apercevons qu'une vitre est cassée et que les morceaux d'une ampoule électrique jonchent le sol. A priori, nous devons avoir oublié d'éteindre cette lampe, ce qui explique la réaction allemande. Le lendemain matin, nous trouvons en effet quelques impacts de balles dans le mur.

Mon père décide qu'à partir de maintenant, le café restera fermé, avec ses volets clos, et que nous vivrons dans la cuisine pendant le jour.

Il n'y a pratiquement personne dans la rue, et de temps en temps, on entend des bruits de moteur, des rafales d'armes automatiques, et même quelques coups de canon. Lorsque la nuit tombe, nous regagnons aussi silencieusement que possible la cave. Personne ne parle !

Les bruits de moteur et d'armes, au milieu de la nuit, prennent une grande importance. L'avenue devant notre soupirail est entièrement vide. La seule lumière de la lune crée au dehors un décor blafard qui augmente notre angoisse.

Une ou deux fois, au cours de la nuit, nous entendons des chuchotements incompréhensibles et voyons des ombres passer devant le soupirail.

Nous respirons en silence. Heureusement que nous sommes en été, et qu'il n'y a pas de rhume ou de grippe.

Chacun de nous a sûrement la même idée : c'est la guerre et une simple grenade jetée à travers le soupirail peut nous envoyer tous vers un monde qu'on dit meilleur (nous préférons ne pas vérifier tout de suite).

Cette portion de vie un peu curieuse et heureusement rare dure trois

35

quatre jours.

Puis un matin, assez tôt, mais il fait déjà grand jour, je vois, toujours par le soupirail, un side-car allemand renversé au milieu de la rue, à une trentaine de mètre à droite. Des objets s'en sont échappés et d'où je suis, je crois voir des bottes et une mitrailleuse. L'avenue est toujours vide et silencieuse. Après environ une heure d'attente dans la cave, mon père nous dit qu'on peut en sortir et regagner la cuisine. Je remonte le dernier et j'en profite pour jeter un coup d'œil dans l'avenue. A une cinquantaine de mètres à droite, je vois la tête de mon copain Pierre qui dépasse du coin de sa maison ; il m'a vu et me fait un sourire. Il s'avance un peu et me montre le side-car et, dans la même seconde, il se précipite vers lui. Il a déjà les bras chargés quand tout à coup, j'entends des détonations et je vois Pierre tomber à la renverse avec son chargement. A ce moment-là, je me sens tiré en arrière : c'est mon père qui m'attrape par le col de ma chemisette et qui me pousse brutalement dans le café. Je lui explique ce que je viens de voir, mais de la salle du café, avec les volets fermés, nous ne pouvons rien voir.

Un peu plus tard, nous entendons à nouveau des bruits de moteur et des vibrations. C'est tout proche. Je monte dans ma chambre, et, par les interstices des volets, je vois une grande partie de l'avenue. Le side-car est toujours là, et un peu plus loin, je vois un tank, mais pas aussi gros que ceux qu'on voit aux actualités. Il avance doucement dans notre direction. Tout à coup, je réalise que ce que je vois, assez mal, peint sur le côté, n'est pas une croix, mais une étoile. Je descends à toute vitesse rejoindre les autres dans la cuisine et je leur raconte ce que j'ai vu.

Mon père entrouvre doucement un des volets de la salle. Nous sommes tous les cinq derrière lui et nous voyons maintenant, très clairement, le tank qui s'est arrêté devant l'église. L'étoile peinte sur l'engin est devant nos yeux. Ce sont les Américains ! Nous voulons nous précipiter dehors, mais mon père nous dit de patienter un peu, et d'attendre que la situation évolue Rien ne se passe. Alors, sans précipitation, les uns derrière les autres, nous sortons du café et nous nous plantons autour du tank. Des voisins commencent à montrer le bout de leur nez puis s'enhardissent et nous rejoignent. En quelques minutes, la rue prend des allures de kermesse. La tourelle du tank se soulève enfin et nous voyons les premiers soldats alliés.

A cette époque, les Français bilingues étaient aussi rares que le linge qu'on avait toujours souhaité étendre sur la ligne Siegfried, mais nous, nous avons Rachel et Jacqueline, peut-être les deux seules personnes à cent

36

kilomètres à la ronde ou plus, capables de parler couramment l'anglais. Grâce à cela, elles feront merveille pendant cette période un peu folle et troublée. Voir des Américains, attendus depuis si longtemps, était déjà une énorme joie, mais voir leurs têtes quand Rachel et Jacqueline se sont mises à leur parler était un moment unique !

Il y a des moments assez drôles et désagréables à la fois, lorsque les soldats demandent s'il y a des Allemands dans le coin alors que nous allons leur demander s'il y en avait encore et où !

Je suis étonné de ne pas voir Pierre, ni ses parents d'ailleurs. Je reconnais parmi les gens qui discutent sur le trottoir, l'épicière qui habite juste en face de chez lui. Elle est en train d'expliquer que Pierre a été tué au moment où il revenait du side-car renversé au milieu de l'avenue. Je n'arrive pas à le croire mais j'en ai la confirmation quelques minutes plus tard lorsque je vois sa mère. C'est un terrible choc pour moi. Pierre était un excellent copain ; à quelques minutes près, j'aurais pu être tué à sa place, car j'étais moi-même tenté par la mitrailleuse.

(Dans deux jours, avec trois autres copains, je tiendrai un cordon de son cercueil pour l'emmener au cimetière et tout le quartier nous accompagnera)

Les Américains disent qu'ils doivent partir mais qu'ils reviendront plus tard et ils nous conseillent de rentrer chacun chez soi.

Rachel leur dit qu'un garçon de mon âge a été tué le matin et qu'il peut donc y avoir soit des tireurs allemands isolés, soit pourquoi pas une petite troupe, aussi bien dans l'église devant nous que dans le grand lycée de jeunes filles juste en face de chez Pierre, de l'autre côté de l'avenue.

Ils sont assez sceptiques car depuis qu'ils se sont arrêtés, il ne s'est rien passé de spécial, et ils font faire demi-tour à leur tank, pour regagner le centre de la ville. Avant de nous quitter, ils nous disent que le gros des troupes allemandes a quitté la ville, mais qu'il peut y avoir encore ici et là des éléments incontrôlables et qu'il faut rester très prudents.

Tout doucement, l'avenue se vide et lorsque le tank a disparu, tout redevient silencieux. Nous regagnons la cuisine et dînons en silence.

Ensuite nous allons dans nos chambres, mais pendant la nuit, nous entendons à plusieurs reprises des coups de feu très proches, des bruits de moteur et des voix qui chuchotent. Mon père nous demande de ne pas rester près des fenêtres et de nous coucher, mais nous ne dormons pas vraiment bien. L'arrivée du jour nous ôte une partie de notre angoisse. Dehors, tout est à nouveau silencieux et vide. Au milieu de la matinée, nos

37

amis américains reviennent devant l'église. A deux cents mètres de là, au grand carrefour, il y a un autre tank et un véhicule avec un petit canon qui stationnent. Nous racontons aux soldats nos impressions de la nuit. Nous pensons qu'il s'agissait d'Allemands, mais nous ne savons pas s'ils quittaient le lycée ou l'église ou si ils s'y installaient. Les Américains sont tout à fait décontractés et n'ont pas l'air de tenir compte de nos informations. Ils distribuent des cigarettes, des chewing-gums et du chocolat. Après plus d'une heure, ils nous disent qu'ils doivent partir mais qu'ils reviendront un peu plus tard. Dans la rue, le bruit court que la grande caserne qui se trouve à trois ou quatre cents mètres derrière l'église n'est plus occupée et qu'il y a plein de matériels divers à l'intérieur. Beaucoup d'hommes se précipitent et je suis le mouvement.

En effet, les allées de la caserne sont déjà pleines de civils, et un peu partout, il y a des caisses neuves éventrées. Il y a des fusils de guerre neufs, mais aussi pas mal de magnifiques fusils de chasse qui semblent anciens à cause des crosses sculptées et des parties métalliques gravées.

En un quart d'heure, tout est nettoyé. J'ai seulement pu prendre, presque machinalement, un fusil de guerre et un magnifique fusil de chasse. Un adulte me conteste ce dernier et me l'arrache brutalement. Pour le fusil de guerre je résiste et, quelques minutes plus tard, je le donne à mon oncle Pierre qui me croise à l'entrée de la caserne. Il me dit qu'il va essayer de trouver des munitions pour le fusil.

Je repars vers le café, et sur le chemin, je dépasse quelques voisins qui font sûrement des projets pour la prochaine ouverture de la chasse. Les Américains sont déjà partis.

La place de l'église et l'avenue ont retrouvé un peu de calme quand, tout à coup, on entend des coups de feu qui semblent venir du dernier étage du lycée et du clocher de l'église. C'est l'affolement général.

Heureusement, personne n'est touché.

Très vite, tout le monde se met à l'abri devant l'entrée de l'école maternelle. Compte tenu de l'angle mort, il n'y a pas de risques.

Un peu plus tard, je vois mon oncle qui est revenu par derrière. Il a trouvé des munitions pour le fusil que je lui ai donné et il se met à tirer en direction du clocher. Il est imité aussitôt par trois ou quatre autres civils armés. C'est bien du clocher et du toit du lycée qu'on tire, mais on ne voit rien de spécial. Les échanges durent une bonne heure, puis c'est à nouveau le silence, mais tout le monde reste quand même à l'abri.

38

En fin d'après-midi, les mêmes américains reviennent dans leur char. Aussitôt, Rachel se fait l'intermédiaire pratiquement officielle du quartier et leur raconte ce qui s'est passé depuis leur départ. Ils sont toujours un peu sceptiques car ils nous apprennent que la ville est pratiquement libérée et que tous les Allemands qui se trouvent encore en ville ont été faits prisonniers. Rachel insiste, et des civils montrent aux Américains des impacts de balles frais sur les arbres de la place de l'église et sur le pignon de l'école maternelle.

Devant l'insistance générale, le chef du char dit qu'il va faire un rapport à ses supérieurs par radio, et qu'il attendra les ordres. Tout est toujours calme. Des civils aimeraient que les Allemands se remettent à tirer, ce qui finirait par convaincre vraiment les Américains.

Une bonne heure se passe et nous voyons venir vers nous une sorte de camion 4X4 qui tire un petit canon, avec cinq ou six soldats. En quelques minutes, le canon est détaché et installé entre deux arbres de la place. Des civils montrent aux deux artificiers désignés les endroits approximatifs d'où peuvent partir les coups de feu. Ils tirent deux ou trois coups vers le clocher de l'église et une dizaine de coups vers le haut du lycée. Pendant ce temps, toute la population présente se met à nouveau à l'abri devant l'école maternelle.

Après une vingtaine de minutes silencieuses, les Américains commencent une série plus courte. Le chef du char qui regarde à la jumelle les résultats des tirs crie aux artificiers d'arrêter, car il croit avoir vu, à l'intérieur du lycée, des silhouettes en mouvement avec peut-être un drapeau blanc. Rachel, toujours à l'abri, traduit au fur et à mesure.

Après un temps qui paraît très long à tout le monde, une porte du lycée s'ouvre et une dizaine de soldats allemands avancent sur le trottoir et s'arrêtent. Certains ont leur veste militaire, d'autres non, mais avec du sang sur leur chemise. Ils ne sont pas armés et semblent assez hagards. L'un d'eux tient un morceau de chemise blanche piqué sur une baïllonnette. Dans un mauvais français, ils hurlent qu'ils veulent être faits prisonniers par les Américains, mais pas par les "terroristes". Les soldats américains du 4X4 se précipitent vers eux et les entourent. Quelques minutes plus tard, un camion appelé par la radio du char vient les chercher. Des civils se sont maintenant approchés et les injures et les quolibets fusent d'un peu partout. Les soldats américains les tiennent à distance du mieux qu'ils peuvent, car la peur, la nervosité ambiante, et quatre années particulièrement difficiles, peuvent

39

avoir des conséquences cruelles pour les prisonniers. Lorsque le camion arrive avec plusieurs soldats américains, la porte de l'église s'ouvre, et je me souviens que deux soldats allemands débraillés, sans arme, en sortent avec les bras levés en l'air.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils sont empoignés, fouillés et propulsés manu militari dans le camion où les autres les suivent presque aussitôt.

La place se vide très vite et le chef du char dit à Rachel qu'il vient de demander par radio qu'on envoie d'urgence une patrouille pour inspecter l'église et le lycée de fond en comble.

Cela se fait au cours des deux heures suivantes. La patrouille a trouvé des armes et des matériels divers, mais il n'y a plus d'Allemands. La nuit va bientôt tomber. Le chef du char dit qu'il reste encore sur place pour une heure ou deux, mais qu'il n'y a plus rien à craindre et que notre quartier peut dormir tranquille. Tout le monde semble rassuré et chacun regagne sa maison.

En effet, la nuit a été tranquille et le lendemain matin, la maisonnée s'éveille assez tôt.

Pour l'instant, le café est toujours fermé. Après mon petit déjeuner, je pars en vélo jusqu'à la gare de voyageurs. Il y a peu de monde dans les rues. Je décide de rentrer en passant par un autre chemin. Par hasard, sur mon trajet, je longe l'hôtel particulier qui servait de siège à la Gestapo. Le secteur est encombré de véhicules militaires et de soldats américains.

Je pédale vers la maison et en arrivant au grand carrefour, je vois un attroupement de civils assez important sur le trottoir du lycée, et comme je suis curieux, j'arrête et j'appuie mon vélo contre le mur.

Je m'approche du groupe, mais il y a vraiment trop de monde et je ne vois rien. Par contre, j'entends des insultes et des vociférations. Il y a plus de voix féminines que masculines. Je retourne à mon vélo ; je me mets debout sur la selle et je regarde.

Ce que je vois m'écoeure et les insultes que j'entends me plaisent encore moins : une femme est assise sur le trottoir ; elle est dénudée jusqu'à la ceinture et on lui badigeonne la poitrine avec une sorte de goudron. Elle est en larmes. Il y en a une autre, debout, silencieuse, tenue par un homme, pendant qu'un deuxième homme lui coupe les cheveux dans tous les sens. Les hommes du groupe ricanent, mais les femmes semblent être les plus hargneuses. Elles me font tout de suite penser aux tricoteuses de mon livre

40

d'Histoire de France.

Je jette un coup d'œil sur le groupe et suis content de constater qu'il n'y a personne de la maison. Je suis mal à l'aise.

Je saute sur mon vélo et repars au café. Il est ouvert avec plein de monde à l'intérieur. Ma mère m'accueille avec plaisir, car même en étant cinq personnes pour servir, ils commencent à être débordés par les événements.

Mes parents sortent le Champagne de la cave : tous les clients en veulent. On en vend pratiquement autant qu'on en offre.

Vers la fin de l'après-midi, trois soldats américains se pointent. Tout le monde veut leur serrer la main et leur offrir à boire.

Ils sont agréablement surpris de trouver deux anglaises dans la maison. Elles n'arrêtent pas de traduire pour Pierre, Paul ou Jacques. Mes parents les invitent à dîner avec nous et ils acceptent avec plaisir. Assez tard dans la soirée, le dernier client quitte le café, et nous dressons une table dans la grande salle. Mes parents mettent les petits plats dans les grands pour honorer les trois militaires. Ils nous racontent que leur compagnie s'est installée dans la caserne derrière l'église. Ils ne savent pas pour combien de temps. On les sent heureux de faire un bon repas à la française avec des vins spécialement choisis pour l'occasion.

Au moment du dessert et du Champagne, ils nous montrent les quelques photos de famille qui ne les quittent jamais !

Beaucoup plus tard, ils décident de rentrer à la caserne, car en fait, nous apprenons que toute la compagnie y est consignée et qu'ils sont les seuls à avoir sauté par une des fenêtres qui donnent sur la rue.

Mes parents les invitent pour le jour suivant à condition que cela ne leur crée pas d'ennuis. Avant de partir, ils me demandent de venir le lendemain matin vers onze heures et ils m'indiquent approximativement l'endroit sur un morceau de papier.

Je suis exact au rendez-vous et je trouve aussitôt la fenêtre adéquate. J'appelle aussi discrètement que possible et l'un de mes trois nouveaux amis arrive et me dit de grimper.

C'est un peu haut pour moi, mais il tend ses bras et me dit de les agripper. On doit sûrement le maintenir par derrière, car il a la moitié du corps penché à l'extérieur. En quelques secondes, je me trouve à l'intérieur d'une immense salle pleine de cartons, de boîtes, de bidons et de caisses.

Il y a les trois militaires de la veille et une dizaine d'autres auxquels ils me présentent.

41

Je comprends qu'ils sont affectés à l'intendance de leur compagnie et je me trouve dans un de leurs dépôts.

C'est une véritable caverne d'Ali-Baba ; je n'ai pas vu autant de marchandises depuis quatre ans. Ils veulent me donner de tout. En fait, et étant donné le poids et le volume des choses, je choisis deux poulets déjà déplumés, des barres de chocolat et une énorme boîte de pêches de Californie au sirop. Je les remercie et les salue tous et je saute sur le trottoir. Ils me passent un sac kaki avec mes victuailles et je rentre à la maison, fier d'apporter ma modeste contribution.

Pendant mon court passage dans la salle de la caserne, j'ai cru comprendre que les soldats américains qui ne veulent pas ou ne peuvent pas sortir, aimeraient des boissons alcoolisées et ils pensent sûrement que je peux les aider grâce au commerce de mes parents. En fait, les réserves du café permettent tout juste de satisfaire la clientèle pour une période très limitée, et la libération de la ville n'a pas changé le problème de l'approvisionnement auprès des grossistes.

Je dois donc réfléchir à une autre solution. A tout hasard, j'entre dans l'épicerie voisine de la maison de Pierre. C'est la succursale d'une importante société d'alimentation. La gérante me connaît. Je dois y aller sur la pointe des pieds avec un air aussi innocent que possible. Elle n'a pas de Cognac, ni d'Armagnac, ni d'alcool en général, et surtout pas pour un garçon de mon âge. Je lui raconte une histoire à dormir debout où je mêle les Américains, leur courage, notre devoir envers eux, etc...

Bref, elle me fait comprendre qu'elle a bien sûr un stock raisonnable de vin mousseux, mais que, pénurie oblige, pour chaque bouteille pleine, elle doit recevoir, en plus du prix ridiculement bas, deux bouteilles vides de vin, de Champagne ou de toute autre boisson.

Je repense aussitôt aux séjours que j'ai faits pendant plusieurs nuits dans la cave du café, et aux centaines de bouteilles vides qui y dorment depuis des années.

Seule, une espèce de paresse où peut-être le manque de temps nous avait empêché de les jeter régulièrement à la poubelle.

Discrètement, je mets dix bouteilles vides dans un vieux carton et vais à l'épicerie avec mon argent de poche de la semaine et celui que j'ai emprunté à ma sœur, Sylviane.

Je repars avec mes cinq bouteilles de vin mousseux dans mon carton et me dirige vers la caserne.

42

Je recommence le processus du “Sésame, ouvre-toi” et en quelques minutes, je suis au milieu de la grande salle avec mes bouteilles.

Je ne sais pas comment dire “mousseux” en anglais, mais les soldats présents me facilitent la tâche en disant que c’est du “Champagne”. Mes cinq bouteilles disparaissent comme par enchantement, et je n’ai même pas le temps d’expliquer qu’il faut absolument les boire bien fraîches. Mes clients me disent qu’ils n’ont pas d’argent français, et me demandent ce que je souhaite en échange.

Je leur dis qu’ils peuvent me donner ce qu’ils veulent, mais surtout que ce ne soit pas trop lourd. Je me retrouve sur le trottoir avec six ou sept cartouches de cigarettes et au moins deux kilos de chocolat.

Avec deux copains, j’écoule le tout à droite et à gauche en une heure. Lorsque je fais le bilan, après déduction d’une commission généreuse aux copains et le prix du mousseux, il me reste une marge bénéficiaire incroyable !

Les soldats des premiers jours ont été remplacés par d’autres, mais les informations ont bien circulé et je peux continuer ma petite activité pendant une quinzaine.

Je me retrouve avec beaucoup d’argent liquide. J’en investis une grande partie en livres et en timbres. Pour les timbres, le “camouflage” est facile car il faut être collectionneur pour connaître leur vraie valeur, mais pour les livres, je suis obligé d’en mettre un peu partout dans l’appartement : dans ma chambre, celle de ma sœur, dans une vieille valise en haut d’un placard.

J’ai entendu parler d’un salon de thé dans le centre qui sert des glaces aussi bonnes qu’avant la guerre. C’est vrai que je les trouve fameuses mais aussi très chères. Chaque après-midi, je m’installe au fond du salon et m’offre deux coupes, avec 3 boules !

Si je rencontre un ami sur le chemin, naturellement je l’invite. Malgré mes dépenses, mon petit pécule augmente régulièrement et mes poches sont trop petites. Je crois avoir trouvé une cachette assez sûre : dans l’arrière-cuisine, il y a beaucoup d’étagères et sur la plus haute une quinzaine de boîtes à chaussures dont une ou deux vides. Je mets mes billets dans l’une d’elles que j’essaie de rendre aussi peu visible que possible du sol.

Quelques jours plus tard, ma mère m’appelle. Je la trouve dans l’arrière-cuisine avec ma boîte en carton dans une main et une liasse de billets dans l’autre. Elle me demande si je sais de quoi il s’agit. Je lui raconte aussitôt les grandes lignes de mon petit commerce. Elle me parle du danger

43

qu'il y a à faire du marché noir, que je suis trop jeune pour ce genre d'activité, etc... mais qu'elle n'en parlera pas à mon père si je promets d'arrêter immédiatement, ce que j'accepte aussitôt, d'autant plus que l'épicière commençait à me regarder de plus en plus bizarrement.

Je ne vois aucun intérêt à parler des timbres, des livres ou des glaces ! Par contre, je pense que je vais quand même récupérer les espèces de la boîte, mais ma mère m'explique que cet argent n'est pas très honnête et qu'il n'est pas sain qu'un garçon de mon âge en ait autant ! Bref, elle me « pique » les billets.

Pendant plus de cinquante ans, lorsque je parlais de cette période devant ma mère, j'en profitais pour remettre cette anecdote sur le tapis et pour lui demander ce qu'elle avait fait avec "mes" sous. Ca la mettait régulièrement en boule et elle ajoutait qu'en fait, il n'y en avait pas tant que ça dans la boîte...)

1945

Au début de l'année, Rachel et Jacqueline, qui se sont fait reconnaître par la Croix Rouge et l'administration, nous quittent.

Ma mère leur donne un peu d'argent pour rejoindre une région de l'ouest de la France où elles espèrent retrouver de la famille. (Je n'entendrai plus jamais parler d'elles !)

La vie continue gentiment ; j'ai repris le chemin de l'école et je passe le Certificat d'Etudes, avec succès !

Mon père est de plus en plus jaloux et les disputes avec ma mère deviennent quotidiennes.

Le café marche plutôt bien. Ma sœur vient d'avoir son Brevet. Elle quitte l'école publique et mes parents l'inscrivent à un cours qui forme des secrétaires sténodactylo. Le théâtre reprend. J'en suis toujours lorsqu'il faut des enfants de huit à quinze ans.

Ma sœur qui fait plus vieille que son âge, est sur scène beaucoup plus souvent que moi. Elle fait toujours partie des chœurs, mais quand c'est possible, elle préfère danser avec le ballet et quelques fois comme danseuse étoile dans Carmen ou dans Faust par exemple.

La vie serait très agréable s'il n'y avait les perpétuelles scènes entre mes parents. De ce côté, ça va de plus en plus mal.

44

En Septembre, mon père me fait rentrer dans son Administration comme coursier.

Toute la journée, je suis sur mon vélo et je traverse la ville de long en large. Lorsque le temps est beau, c'est très agréable, mais l'hiver, lorsque certains jours, la température descend jusqu'à -25° ou -27°, ce n'est plus pareil. Même avec des gants, puis par-dessus des moufles, puis encore une protection coupe-vent en moleskine installée sur le guidon, je rentre de chaque course complètement gelé. A peine après un petit quart d'heure au chaud, il faut repartir.

J'aime malgré tout cette espèce de liberté dans mon travail, car personne n'est derrière mon dos avec un chronomètre.

A la maison, ça ne s'arrange pas du tout entre mes parents. La vie devient de plus en plus insupportable et ma sœur et moi encourageons ma mère à quitter mon père.

Ma sœur est la plus persuasive, car elle sait qu'en cas de séparation, ma mère ne voudrait pas rester dans la même ville et qu'elle irait vraisemblablement à Paris. Et à Paris, les chances de pouvoir danser professionnellement sont, bien sûr plus grandes !

En ce qui me concerne, je souhaite aussi vraiment que mes parents se séparent car je supporte de plus en plus mal leurs querelles, mais mon ambition reste pour l'instant localisée dans ma ville.

De toutes façons, dès que ma mère envisage devant nous une rupture éventuelle, ma sœur et moi décidons de partir avec elle.

1946

Le printemps est revenu, mais les événements se précipitent à la maison. Un matin, ma mère nous demande, à ma sœur et à moi, si nous voulons toujours partir avec elle. Comme notre réponse est positive, elle nous demande de préparer la totalité de nos affaires personnelles sur nos lits, car une camionnette doit arriver d'un moment à l'autre pour déposer des cartons vides que nous devons aussitôt remplir avec nos effets. Ce même soir, nous sommes tous les trois chez ma grand-mère maternelle qui habite seule dans une grande maison du quartier bas, à l'autre bout de la ville. Tout a du être déjà arrangé entre mes parents, car le jour suivant, quand je retrouve mon père au bureau, nous nous disons bonjour, et il ne fait aucun commentaire.

45

Chez ma grand-mère, nous avons chacun notre chambre. Je range mes habits dans une grande armoire, ainsi que ma collection de timbres. Ma grand-mère ne laisse pratiquement jamais passer un jour sans prendre un livre dans son importante bibliothèque, mais j'y trouve encore un peu de place pour y ranger les miens.

Je sais maintenant que je ne manquerai pas de lecture pendant un bon bout de temps.

Quelques semaines passent. Ma sœur vient d'avoir son diplôme avec mention, et presque aussitôt, elle est engagée comme sténodactylo à la Préfecture. Ma mère vient de partir à Paris. Pendant un premier temps, elle va habiter chez son frère, mon oncle Maurice, jusqu'à ce qu'elle trouve un appartement, ce qui est, à cette époque, une mission presque impossible. Dans mon nouveau quartier, je me suis fait un ami de mon âge, Jacquot, qui est apprenti -mécanicien dans un garage voisin. En dehors de nos heures de travail, nous sommes pratiquement toujours ensemble. Nous avons trois passions communes : le cinéma, la piscine et le jeu !

Il me fait connaître un grand café tout proche où il retrouve habituellement deux autres copains ; c'est un peu leur quartier général, car ils peuvent y jouer au baby-foot (et surtout le patron, très sympathique, ne nous oblige pas à consommer.)

Jacquot me présente à ses amis et leur signale rapidement mon C.V. : étranger venant du quartier haut, parents en instance de divorce, fonctionnaire, cycliste, habitant maintenant le quartier bas, chez sa grand-mère.

L'enthousiasme ne déborde pas et la réception est plutôt froide. Ils sont apprentis ici et là, et mon travail dans l'administration fait de moi une sorte de martien !

Je me fais modeste et laisse pour un temps, que j'espère très court, mon bagout de côté, car je connais depuis longtemps la réputation de ce quartier difficile.

Plus rapidement que je ne pense , je suis accepté dans la petite bande, pas comme chef, car au quartier bas, je n'en connais pas, mais plutôt comme animateur, car nous nous retrouvons au café pendant nos heures de liberté et il se trouve qu'à tous les jeux où nous nous affrontons, je suis le meilleur et ça les impressionne plus qu'autre chose....

Je donne une grande partie de mon salaire à ma grand-mère et le reste

46

me sert pour le cinéma et les enjeux au café, contre d'autres bandes du quartier.

Neuf fois sur dix, notre petite équipe gagne la cagnotte, aussi bien au baby-foot qu'aux cartes. Le patron est assez réticent de nous laisser jouer au billard, et je le comprends après avoir vu quelques essais de la « bande » !

Il y a six cinémas dans la ville. Le programme de chacun d'eux change chaque semaine. En général, mes trois amis et moi, car maintenant, nous sommes inséparables, nous allons chaque semaine dans au moins quatre d'entre eux, mais lorsque le film est exceptionnel, nous allons aussi dans le cinquième et le sixième, ce qui fait que plusieurs soirs par semaine, je rentre à la maison entre 23 heures et minuit.

Ma grand-mère a une grande confiance en moi et me laisse toute la liberté que je veux.

A la fin de l'année, le divorce de mes parents est prononcé !

Officiellement, ma sœur est confiée à ma mère et moi à mon père, mais comme il va bientôt se remarier, la question de me prendre avec lui ne se pose même pas, et cela m'arrange parfaitement ! Je reste donc chez ma grand-mère.

Je vois régulièrement mon père au bureau, mais maintenant qu'il est remarié avec une de ses collègues, Simone, il m'invite à dîner à son nouvel appartement, chaque mardi.

La première fois, j'y vais sans beaucoup d'enthousiasme, mais je dois reconnaître qu'il a pas mal changé, plutôt en mieux, et que sa nouvelle femme est très gentille.

Les mois défilent sans beaucoup de changements, et mes relations avec mon père sont relativement sans histoire.

A la fin de l'année, il est père d'un petit Gérard, mon demi-frère.

Depuis quelques semaines, à chacune des invitations du mardi soir, mon père me pose de plus en plus de questions sur mes activités non professionnelles. Il a entendu dire ici et là, que je sors beaucoup le soir, que quelques-unes de mes fréquentations laissent à désirer, et qu'enfin il me trouve plutôt mauvaise mine.

Puis, un fameux mardi, fin Décembre, il me dit qu'à son avis, je suis en train de mal tourner, et que, pour m'éviter un avenir vraisemblablement dangereux, il doit envisager de me retirer de chez ma grand-mère, mais que, comme son appartement n'est pas assez grand pour me recevoir, il a trouvé une solution soi-disant inespérée pour moi, mais certainement beaucoup

47

plus pour lui !

Mon père me reparle de sa cousine éloignée, (la marraine de ma sœur) mariée en France en 1920 avec un Allemand qui a dix ans de plus qu'elle : ils n'ont pas d'enfant. Ils habitent depuis toujours dans une petite ville hollandaise à quelques kilomètres d'Utrecht.

Lui est représentant de plusieurs fabricants français de machines textiles. J'ai vu ce couple une seule fois dans ma vie, à l'occasion d'un repas familial en 1939 lorsqu'il est reparti en Hollande avec ma sœur Sylviane pour quelques semaines de vacances.

Mon père me dit qu'ils sont prêts à me recevoir pour, c'est toujours mon père qui le dit, me remettre sur pieds, car à son avis, je file un très mauvais coton et il est soi-disant très urgent que je mène une nouvelle vie plus saine.

Je tombe de haut. En effet, en dehors de mon travail, j'ai pas mal de loisirs quelques fois fatigants, mais toujours plaisants, et depuis que je suis chez ma grand-mère, je n'ai jamais eu besoin de voir un médecin.

J'essaie de trouver tous les arguments possibles pour garder la liberté à laquelle je me suis bien habitué, en vain !

Mon travail, la langue, ma bonne santé, aucun problème avec les autorités, mes amis, etc... rien n'y fait.

Je vois que tout est déjà organisé. Cela a du prendre des mois de pourparlers, car ça n'a pas pu se passer par téléphone !!

1947

Pendant un temps très court, je pense même entrer dans la clandestinité, mais mes points de chute restent plus ou moins ma mère et ma grand-mère Odile et cela risque de leur causer des problèmes avec mon père et avec les autorités. En réfléchissant un peu plus, je me dis que l'expérience peut être intéressante, car rien que le nom d'Amsterdam, malgré sa position géographique, éveille en moi un parfum d'exotisme assez plaisant !

(Quelques années plus tard j'apprendrai que ma grand-mère avait rencontré mon père pour essayer de le dissuader dans son projet, mais cela sans résultat ! Il lui aurait même demandé de me convaincre pour que les choses se passent en douceur, car en cas de refus systématique de ma part, il pourrait faire jouer son autorité parentale).

Comme je suis mineur, mon père s'occupe de tout. En deux temps trois mouvements, il a fait jouer ses relations à la Mairie et à la Préfecture. Ma

48

démission est donnée. Mon passeport est prêt.

J'ai un billet pour Paris et un autre pour Amsterdam.

A Paris, je rencontre ma mère pendant quelques heures avant mon départ. Je lui donne des détails sur les dernières semaines passées.

Le soir, je me retrouve à la Gare du Nord pour un voyage d'une quinzaine d'heures ; quatre postes frontières à passer avec, à chaque fois, descente du train avec valises et plusieurs centaines de mètres à faire avant d'atteindre les bureaux de la douane où tous les bagages sont systématiquement visités.

Arrivée le lendemain à Amsterdam au début de l'après-midi.

Les wagons se vident assez rapidement. Je me retrouve sur le quai avec ma valise et je m'éloigne un peu du flot continu des voyageurs. Je dois rester sur le quai d'arrivée, et attendre le cousin de mon père. Je m'assois sur ma valise et regarde le quai qui est déjà presque désert. Je n'ai pas encore 16 ans !!

J'arrive dans un pays inconnu dont je ne connais pas la langue. Je vais habiter avec des personnes âgées que je ne connais pratiquement pas.

Je ne sais pas ce que va devenir la liberté dont j'ai toujours jouie !

Une nouvelle vie, inconnue, va commencer !

OUBLI VOLONTAIRE

Je reviens sur une partie de mon récit période 1944 (café...)

En effet, un soir, au moment où nous sommes tous les six réunis à table pour le dîner, je crois être drôle en racontant ces épisodes qui concernent le rare passage dans notre café de soldats allemands. Attendant une réaction amusée de la part de tous, je ne provoque qu'un silence glacial suivi aussitôt d'une engueulade carabinée de mon père et de ma mère. Ils crient tous deux et je n'arrive pas à comprendre la raison de ce tumulte. Bref, lorsque les choses redeviennent normales, je dois leur faire les promesses les plus solennelles et jurer que je ne ferais plus ce genre de stupidités extravagantes

49

Vers la fin du mois d'avril 1944, un jour de semaine assez gris et triste, au milieu de l'après-midi, ma mère part visiter quelques grossistes pour se réapprovisionner en apéritifs (à cette époque, pour obtenir une bouteille d'une bonne marque, il était pratiquement obligatoire de commander une caisse « d'ersatz » plus ou moins buvable !) Ma sœur, elle, est partie dans le centre de la ville pour ses cours de secrétariat chez PIGIER (Ecole professionnelle très connue à cette époque). Mon père, lui, est allé faire une tournée dans quelques villages champenois. Rachel et Jacqueline sont, comme souvent, au 1er étage, avec quelques livres et une radio qu'elles écoutent habituellement en sourdine. Comme presque toujours, les volets des trois chambres sont entrebâillés ! Vers 15h00, Mr D..., le patron de la boucherie-chevaline qui se trouve de l'autre côté de la rue, s'installe au bar, me passe sa commande et je le sers. Normalement, il vient plutôt le dimanche avant la sortie de la grand-messe pour un apéritif pris sur le pouce.

Nous bavardons un moment lorsque nous entendons un moteur de moto qui s'arrête devant le café. En fait, il s'agit d'un side-car ! La porte du café s'ouvre et deux soldats allemands casqués et bottés entrent.

Ils nous saluent et vont s'asseoir dans un renforcement de la salle. Ils se débarrassent de leurs casques sur la banquette. Autant ils m'impressionnent avec leurs casques sur la tête, autant, sans leurs casques, je leur trouve une bonne tête plutôt sympathique ! L'un d'eux me fait comprendre qu'ils pensaient être sur la route de Paris et qu'ils se sont trouvés devant notre passage à niveau qui ne s'ouvre pratiquement jamais ! (en fait, une passerelle a été créée pour les piétons et une bretelle pour Paris, une centaine de mètres avant notre café pour tout ce qui roule...) Je repars vers le bar avec leur commande : 2 « schnaps » et 2 demis (de bière pression). Je prépare les 2 alcools et les apportent aux deux soldats. Dès leur entrée dans le café, mon cerveau a « bouillonné » en pensant surtout au serment fait à mes parents et à l'extrême rareté du passage de soldats allemands dans le café. Bref, pendant que je finis d'ôter le trop plein de mousse du premier verre, je ne peux pas m'empêcher d'y cracher un peu de salive et de remettre

50

un peu de mousse, bien caché derrière la tireuse. J'attaque le 2ème verre, quand mes yeux croisent le regard de Monsieur D... qui est toujours debout devant le bar. A cette place, il a forcément vu mon manège et ses yeux me fixent. Ils sont effarés et suppliants en même temps. Il laisse quelques pièces sur le zinc et sort rapidement du café. Je respire difficilement mais je remplis le 2ème verre de bière à la tireuse en égalisant la mousse. Je ne fais rien de plus ! De toutes façons, ma gorge est de plus en plus sèche et je suis incapable de renouveler l'opération du 1er verre. Je sors donc du bar et vais apporter les deux verres aux soldats. Sur la table, ils ont mis un billet que je prends et je retourne à la caisse. Je les entends parler avec pas mal d'animation ! Je prépare la monnaie qui leur revient et retourne vers leur table. Je pose les quelques pièces entre eux deux et brusquement, celui qui est assis sur la banquette me saisit la main gauche et baragouine toute une tirade en allemand que je ne comprends toujours pas.

Avec sa main gauche, il prend le verre toujours plein de son ami et crache dedans. J'ai un éclair subit : il m'a vu ! Même assis dans un angle mort avec le bar, celui assis sur la banquette m'a vu dans le miroir qui se trouve de l'autre côté du bar et du billard ! Il me tient toujours fermement la main gauche ! J'ai envie de crier mais je pense à Rachel et à Jacqueline, au 1er étage, qui pourraient arriver. Sur la chaise, le soldat fouille dans sa poche et en sort un petit canif. Je panique de plus en plus et j'essaie de me dégager mais en vain : il me tient bien ! Le soldat assis sur la chaise ouvre la petite lame et fait des mimiques ridicules vers ma main avec son arme improvisée. J'ai une trouille bleue et je me débats comme un malade pour récupérer ma main gauche, sans résultat hélas ! Tout à coup, je ressens une forte brûlure dans la main et je vois avec stupeur la petite lame plantée dans le gras de mon pouce. Le manche est tout tordu. Du sang apparaît autour de la lame et coule dans ma main ! Il y en a déjà un peu sur la table. Les 2 soldats semblent vraiment éberlués et effrayés en même temps. Ils se lèvent précipitamment et se ruent vers la porte... Quelques secondes après, j'entends la pétarade du side-car et un crissement de pneus. Bientôt, c'est le grand silence ! Je regarde ma main, sans bien comprendre ce qui vient de se passer ! La lame est toujours enfoncée dans le gras du pouce, avec son manche brinquebalant. Je retire la lame d'un coup sec : le sang gicle sur la

51

table. Je retourne au bar et passe ma main sous le robinet d'eau froide pendant plusieurs secondes. La douleur est supportable ! Il n'y a pas de grand bobo : la lame doit faire 3 centimètres environ et je ne dois en avoir que la moitié dans le pouce. Sur le moment, j'ai même pensé que le bout de la lame allait ressortir de l'autre côté. Je trouve un petit morceau de coton dans un tiroir et je le presse sur la plaie. Heureusement, la salle du café est vide. Je monte au 1er étage et constate que Rachel, heureusement, ne s'est aperçu de rien ! Je lui dis que je me suis coupé accidentellement ! Jacqueline fait la sieste dans la chambre du fond. Je trouve de la gaze avec une bande velpeau et Rachel me fait un pansement propre. Elle me conseille d'aller le plus vite possible à la pharmacie car il faudrait peut-être me faire une injection du vaccin contre le tétanos. Je n'en fait rien et lui demande de faire le moins de commentaires possibles pendant notre prochain dîner. Je redescends dans la salle, toujours vide et récupère le canif très abîmé dans le fond du lavabo. Je cours le jeter dans les « toilettes » au fond du jardin ! Au dîner, mon histoire passe bien et seule ma sœur Sylviane sera au courant de la vérité un peu plus tard ! Pendant quelque temps, je fais et défais moi-même régulièrement mon pansement, en vérifiant sérieusement l'aspect de la petite plaie (le mot TETANOS m'a rendu prudent !) Plus tard, une petite cicatrice rose, boursoufflée, apparaît. Après de nombreuses semaines, la peau a repris pratiquement une couleur naturelle et il ne subsiste qu'un petit trait blanchâtre.

Aujourd'hui, 67 ans plus tard, mon père et ma sœur sont morts et ma mère, qui a bientôt 105 ans, vient d'être admise dans une maison de retraite. Rachel et Jacqueline n'ont plus jamais donné signe de vie !

=====